1 Safari à Paris

Il y a très longtemps, quand j'étais jeune, des bêtes sauvages se promenaient encore dans les rues de Paris. Nous avions un fusil pour deux, mon frère Michel et moi. Nos parents étaient pauvres : à Noël, ils nous offraient un jouet pour deux. Ils disaient que ça nous apprendrait à partager.

Alors nous voyons un lion. Il paraît de mauvaise humeur. Il est sûrement affamé. C'est au tour de Michel de tirer. Je lui ai expliqué qu'il doit prendre son temps et viser avec soin. Cela ne sert à rien de se presser et de tirer à côté de la cible. Le lion pousse un rugissement terrible.

RRRRRROARRRR

Les vitres tremblent, mais Michel ne tremble pas. Il vise avec soin. Les lions sont des animaux très impatients. Au lieu d'attendre que Michel ait fini de viser, il bondit et le dévore. Il l'avale d'un seul coup d'un seul. Le loup qui avale le petit Chaperon Rouge et la mère-grand, c'est impossible. Avaler toute une mère-grand d'un seul coup ? Le petit chaperon rouge, à la rigueur. Michel n'était pas plus grand que le petit chaperon rouge et un lion c'est beaucoup plus gros qu'un loup, alors oui.

Il faut bien mâcher, quand on mange, sinon on peut avoir mal à l'estomac. Le lion se couche au milieu de la rue. Il a eu les yeux plus gros que le ventre. Je m'approche par derrière, je sors mon grand couteau de chasse et je lui coupe la tête. Ensuite, j'ouvre son ventre. Ouf ! Michel est encore vivant.

– Il faisait drôlement noir, là-dedans.

– T'es pas mort ?

– Ben non, puisque je te parle.

Nous rentrons à la maison en tirant le corps du lion par la queue. Nous laissons la tête, parce ce n'est pas facile de la transporter. Je sonne chez nous. Quand ma maman voit Michel, elle pousse de hauts cris.

Michel et moi

– Mais enfin, Michel, tu t’es vu ? Tu es tout gluant. Quelle bêtise avez-vous encore faite ?

– Euh, non, je me suis pas vu, maman. Je sais pas pourquoi je suis gluant. Tu sais, toi, Jean-Jacques ?

– Non non, je vois pas. Nous sommes allés à la chasse, maman. Nous t’avons rapporté un lion.

– Tu vas prendre un bain, et en vitesse. Et tous ces bouts de viande dans tes cheveux, d’où ça vient ?

– Des bouts de viande ? Tu es sûre ?

– Bon, je vais faire rôtir ce lion. Commence à te laver. Je viendrai pour le shampoing.

Nous allons dans la salle de bains. Michel est aussi mal coiffé que d’habitude. En regardant de plus près, je vois bien des morceaux de chair rouge.

– Elle a raison, t’as de la viande dans les cheveux.

– Il y avait des bouts de viande dans le ventre du lion, c’est forcé.

– Quand je l’ai vu te dévorer, j’ai pensé qu’il avait pas mangé depuis trois jours.

– Il avait peut-être volé un bifteck ou deux chez un boucher. Pas de quoi gaver un lion.

Ma maman entre dans la salle de bains.

– Dites, votre lion, il manque la tête.

– Ah oui, je l’ai coupée. Ça se mange, la tête ?

– Au moins la cervelle, avec une vinaigrette et des câpres. Même si ça ne se mange pas, ça s’empaille et ça s’accroche au mur. Pour montrer que vous avez tué un lion. Michel, tu dois vraiment prendre un bain. Pendant ce temps, Jean-Jacques, tu n’as qu’à retourner chercher la tête.

– Et où je la retrouve, moi, la tête ?

– Eh bien, là où vous avez tué le lion.

– Je me rappelle pas où c’était. Tu te rappelles, Michel ?

– À côté d’une église, et il y avait aussi un café.

– Ah oui, bon, j’y vais.

Michel et moi

Quand je reviens, Michel est tout propre. Il a déjà mis son pyjama et sa robe de chambre. Ma maman me demande pourquoi je ne rapporte pas la tête.

– Elle y était plus. Sûrement que quelqu’un l’a ramassée. Il l’a empaillée et l’a accrochée à son mur, et maintenant il dit à tout le monde qu’il a tué un lion. Sale menteur !

Nous mangeons du lion pendant quelques jours, et puis nous repartons à la chasse. Nous voyons un grand animal place de la Bastille. C’est à mon tour de tenir le fusil. Je ne rate pas mon coup, moi. Nous tirons le cadavre du grand animal le long du boulevard Bourdon et sur le pont d’Austerlitz. Ce n’est pas facile de le monter dans l’escalier, mais heureusement nous habitons au premier étage. Je sonne. Ma maman ouvre la porte.

– Alors les enfants, la chasse était bonne ?

– Nous avons capturé une grosse bête, maman.

Nous tirons la tête du grand animal à l’intérieur, et derrière il y a son cou, son cou, son cou, son cou, encore son cou, toujours son cou. Ma maman est étonnée.

– Mais c’est une girafe !

– Ah, c’est comme ça, une girafe ? Je t’ai bien dit que c’était pas une antilope, Michel.

– Et moi je t’ai dit que c’était pas une biche.

Les jours suivants, ma maman nous appelle à l’heure du déjeuner.

– Lavez-vous les mains et venez à table, les enfants. Devinez ce qu’il y a au menu.

– Du poulet avec des frites ?

– Du jambon avec de la purée ?

– Du bifteck et des petits pois ?

– Du poisson et des spaghettis ?

– Non non non ! Ça commence par la lettre g.

– Du gorille ?

– Des gambas ?

– Des grenouilles ?

– Du gâteau ?

– Du gloubi-boulga ?

Michel et moi

– Je vous ai préparé des morceaux pris dans le cou de l’animal, cuits pendant deux heures à la cocotte-minute.

– Ah zut, encore de la girafe.

– Je croyais que ça commençait par un j.

– C’est pas bientôt fini, cette girafe ?

– Nous en sommes à la moitié du cou. Ensuite, il y a tout le reste du corps à déguster.

Nous mangeons de la girafe pendant trois mois, si ce n’est quatre. Nous décidons de chasser des animaux moins gros.

– Eh, Jean-Jacques, nous pourrions piéger des souris.

– Oui, mais c’est pas facile à manger, avec tous les petits os.

– Alors des moineaux, ça irait pas non plus. Des pigeons ?

– Il faudrait bien viser, parce qu’ils bougent tout le temps, ces oiseaux-là. Je pense à un truc : nous pourrions aller au jardin du Luxembourg avec un filet à papillons.

– Tu veux manger des papillons ?

– Je pensais plutôt des abeilles. Il paraît que c’est très bon. J’ai lu dans Vaillant que les Chinois les élèvent exprès pour les manger.

– En plus, comme ça, ils ont du miel pour mettre sur leurs tartines.

– Les Chinois mangent pas de tartines. Tu connais les ruches, au jardin du Luxembourg. Il y a toujours plein d’abeilles qui tournent autour.

– Et nous, nous tournons autour des ruches pour attraper les abeilles ? Le gardien trouvera ça louche.

– T’as qu’à distraire le gardien en criant très fort, comme si une abeille t’avait piqué. Pendant ce temps, j’en attrape plein et je les fourre dans ma gibecière.

Nous allons au jardin du Luxembourg. Michel crie si fort que plusieurs gardiens viennent à son secours. Ils appellent même les pompiers. C’est parce que les abeilles l’ont piqué pour de bon. Les pompiers l’emmènent à l’hôpital. Je capture au moins trois kilos d’abeilles. Je regrette d’avoir emporté une seule gibecière.

Je dis à ma maman de faire chauffer de l’huile pour préparer une friture d’abeilles. Je lui montre la recette de Vaillant.

– Mais où est ton frère ?

Michel et moi

– Michel ? Ah tiens, c'est vrai, où est-il ? Attends, je me souviens : il a un petit ennui, mais il viendra bientôt.

Une belle colline d'abeilles frites s'élève sur un grand plat rond quand on sonne à la porte. Ma maman ouvre.

– Bonjour, mon petit. Tu cherches quelqu'un ?

– Mais maman, tu me reconnais pas ?

– Michel ! Quelle horreur... Avec toutes ces cloques et ces pansements, tu ressembles à un monstre venu d'une autre planète. Tu as gardé ta voix, au moins, sinon je ne t'aurais pas reconnu. D'où viens-tu donc ?

– Je viens pas d'une autre planète, maman. Je viens de l'hôpital. Les abeilles m'ont piqué.

– Eh bien, tu vas pouvoir te venger en les mangeant.

Le filet à papillons, c'est très dangereux, en fin de compte. Nous décidons de reprendre notre fusil.

– Eh, Jean-Jacques, c'est à moi de tirer aujourd'hui.

– Il faudrait trouver un animal pas trop gros. Tu te souviens, la viande de girafe pendant trois mois.

– Un lièvre ?

– Un peu plus gros, quand même. Peut-être un sanglier.

– Il y en a sûrement au bois de Vincennes.

Pendant que nous bavardons, nous apercevons un éléphant. Michel épaulé déjà son fusil.

– Eh, arrête. Nous avons dit : pas trop gros.

– Ah oui, j'oubliais.

– Là, nous serions obligés d'en manger pendant des années.

– La trompe, ça doit être bon, quand même. Tu pourrais juste en couper un bout avec ton couteau. J'ai faim, moi.

– Et toi, si je te coupais le bout du nez, hein, tu serais pas content.

– Un bout de mon nez, ça te ferait pas beaucoup à manger, toute façon.

– En plus, je trouve qu'il a l'air aimable, cet éléphant.

Michel et moi

– Il a l'air plus aimable qu'un tigre, mais tu sais ce qu'on dit : un éléphant, ça trompe énormément.

L'éléphant s'approche pour écouter ce que nous disons de lui. Comme nous repartons à la recherche d'un animal plus petit, il se met à nous suivre. Nous rentrons bredouilles, en fin de compte. L'éléphant entre dans l'immeuble avec nous. Nous le laissons en bas de l'escalier, nous montons et nous sonnons à la porte. Ma maman ouvre.

– Et alors ? Vous ne rapportez rien ? Qu'allons-nous manger ?

– Y'a plus du tout de girafe ?

L'éléphant reste sagement en bas, mais sa tête arrive à la hauteur du premier étage. Il passe le bout de sa trompe par la porte pour dire bonjour.

– Mais qu'est-ce que c'est ? demande ma maman. Vous rapportez un vieux tuyau ?

L'éléphant n'est pas content qu'on le traite de vieux tuyau. Il souffle, ou je devrais dire crache : un jet d'eau sort de sa trompe. Je ne sais pas s'il visait ma maman, en tout cas elle est bien arrosée.

– Les enfants, vous me payerez ça. Juste quand je reviens de chez le coiffeur.

– C'est pas nous, maman, c'est Arago.

– Qui est Arago, je vous prie ?

– Notre éléphant. Nous lui avons donné ce nom parce que nous l'avons trouvé boulevard Arago.

– Un éléphant ? Je vois que vous n'avez pas réussi à le tuer. C'est à moi de l'égorger et de le découper.

– Mais non, maman. Nous voulons l'adopter, pas le manger. Il habitera dans notre chambre.

– Vous plaisantez ? Si vous voulez un canari ou un poisson rouge, je ne dis pas non, mais un éléphant... Je devrais acheter au moins cinquante salades par jour. Heureusement, il ne pourra pas monter l'escalier, et encore moins passer par la porte d'entrée.

– Et dans la cour ? Il pourrait habiter dans la cour.

– Nous devons demander aux habitants de l'immeuble s'ils veulent bien.

Michel et moi

Les habitants acceptent. Ils achètent tous des salades, des fruits et aussi de la paille. Arago paraît très heureux dans notre cour.

Maintenant que nous avons adopté un éléphant, nous décidons de ne plus tuer de grosses bêtes. Au lieu d'emporter notre fusil, nous prenons notre canne à pêche et allons jusqu'au pont d'Austerlitz. Nous descendons sur le quai de la Seine. Nous avons ramassé quelques vers de terre en traversant le jardin des Plantes. En ce temps-là, les poissons étaient encore nombreux dans la Seine, mais ils étaient timides et n'osaient pas s'approcher.

– Ils aiment pas tes vers, remarque Michel.

– Tout le monde sait qu'on utilise des vers comme appâts pour la pêche.

– Des vers de vase, pas des vers de terre.

– J'aurais dû les laver, c'est ça ? C'est la faute à ce chien, là. Arrête d'aboyer, tu fais peur aux poissons.

C'est un vilain cabot de la marque roquet. Il n'aboie pas vraiment : il jappe pour se moquer de nous.

Un petit goujon finit par mordre.

– Il est à peine plus gros que tes vers de terre. Maman voudra pas salir une poêle pour ce poisson nain.

– Maman le verra pas. Regarde, je l'utilise comme appât pour attraper un poisson plus gros, que nous utiliserons à son tour comme appât, et ainsi de suite.

– Attention, je veux pas manger du cachalot pendant dix ans.

N'empêche que mon idée était judicieuse. Une minute ne s'est pas écoulée qu'une prise de bonne taille tend la ligne et plie la canne.

– Aide-moi, Michel. C'est un rude gaillard, peut-être un brochet. J'arriverai pas à le ramener tout seul. J'arrive à peine à tourner le moulinet.

Nous saisissons la canne à deux et tirons. Le poisson tire de son côté.

– Il veut nous faire prendre un bain, ce sagouin.

– C'est trop dur. Je sens que je vais lâcher. Tant pis, y'a qu'à lui laisser la canne.

– Et quoi encore ? Nous avons une canne pour deux. Tu veux la donner au brochet pour qu'il pêche le goujon ?

Michel et moi

Nous nous battons comme de vaillants soldats pendant des heures et nous finissons par tirer le monstre hors de l'eau.

– Il est beau, ton brochet !

– Pas étonnant que je sois tout en sueur.

Un crocodile de trois mètres de long rampe sur le quai. Le goujon ne lui a pas coupé l'appétit, c'est évident. Michel n'a pas envie d'être avalé tout rond une deuxième fois, mais ce n'est pas son genre de s'enfuir. Il saisit le roquet et l'enfourne dans la gueule grande ouverte du saurien. Le gros bêta, je veux dire le crocodile, verse des larmes de reconnaissance pour ce beau cadeau. Je me dis que c'est le bon moment pour dégainer mon grand couteau de chasse et lui couper le cou.

Oui, je sais, ça paraît méchant. Je ne parle pas du crocodile, parce que c'était lui ou nous, mais du petit chien. N'empêche que les chiens doivent être tenus en laisse. C'est la loi. Un chien sans laisse, on peut le donner au crocodile.

En tout cas, ma maman est très contente.

– C'est de la bonne viande, ça. Ce qu'il y a de mieux, évidemment, c'est sa peau. J'ai toujours rêvé d'un sac à main en croco. Je vais porter la peau chez le maroquinier demain. Il vous fera aussi des ceintures et des bracelets-montre, les enfants.

Le soir, dans notre lit, Michel et moi, nous parlons de notre partie de pêche.

– Nous avons eu de la chance. Si ce petit chien n'était pas resté pour admirer nos clowneries, hein.

– La prochaine fois, il faudra capturer le chien d'avance.

– Puis tu le mets comme appât. Je me demande si nous trouverons un hameçon assez gros.

– C'était plus dur que d'habitude.

– Moi, j'appelle ça un combat loyal. Nous avons lutté, et nous avons gagné. Quand tu as un fusil, tu es trop avantage. Tu ne laisses aucune chance à la pauvre bête.

– En plus, nous sommes deux contre un.

Comme nous voulons donner sa chance à la pauvre bête, nous décidons de chasser au lasso. Nous nous entraînons au jardin des Plantes : j'essaie d'attraper Michel au lasso, ensuite il essaie de m'attraper. Au début, nous n'y arrivons pas du tout. Peu à

Michel et moi

peu, nous accomplissons des progrès. Quand nous pensons avoir de bonnes chances de capturer un animal, nous partons en chasse.

Je laisse le lasso à Michel. Juste au moment où nous sortons du jardin, il voit un buffle rue Buffon. Il se met à courir à sa poursuite. Il court et fait tourner le lasso au-dessus de sa tête. Quand il s'arrête pour lancer le lasso, je le rejoins. Je ne regarde même pas le buffle, parce que soudain mon frère décolle comme un avion.

– Je l'ai, hurle-t-il.

J'ai juste le temps de le saisir par ses pans de chemise, qui sont sortis de sa culotte. Le buffle fonce et l'emmène. Michel tient le lasso, mais n'arrive pas du tout à arrêter l'animal. Je le rattrape et je réussis à saisir le lasso moi aussi. Même à deux, nous ne sommes pas assez forts pour retenir le buffle. Nous tentons de nous arc-bouter. Nous glissons à toute vitesse, accrochés à la corde.

– Eh, Michel, j'ai l'impression de faire du ski nautique.

– Il finira par se fatiguer, comme le crocodile.

– En attendant, nous allons user la semelle de nos sandales.

Oui, en ce temps-là, nous portions des culottes courtes et des sandales avec des semelles de crêpe. Tous les garçons étaient habillés comme ça.

Le buffle ralentit. Nous pouvons souffler un peu.

– Il s'arrête au feu rouge. Il respecte le code de la route.

– Eh, Michel, tu as remarqué, quand il ralentit il a des petites lumières rouges qui s'allument sur ses fesses.

– N'importe quoi. Les buffles n'ont pas de lumières sur les fesses.

– Justement. C'est peut-être pas un buffle. Tu le vois rue Buffon, alors tu dis buffle.

– Un bison ? Un zébu ? Un Yak ?

– Ou une voiture.

– Ça va pas la tête ? Les voitures ont pas de fesses.

Je m'apprête à lui clouer le bec, quand le buffle repart à toute allure. Nous reprenons notre imitation de ski nautique. C'est plutôt amusant, en vérité. Au bout d'un moment, je remarque une chose bizarre.

– Eh, il y a des vaches.

Michel et moi

- Ah oui, tiens. Le buffle va peut-être s’arrêter pour leur raconter des blagues.
  - Ce que je veux dire, c’est que nous sommes à la campagne.
  - J’aime bien la campagne.
  - Nous sommes sortis de Paris. Ensuite, nous devons revenir. Nous serons en retard pour le dîner.
  - Tu crois que Maman va s’inquiéter ?
  - Bon, je propose que nous admettions notre défaite. Nous n’avons qu’à lâcher le lasso.
  - Alors ça, pas question. Un lasso tout neuf ! Nous n’avons pas lâché la canne à pêche et nous avons réussi à capturer le crocodile.
  - Il est plus fort que le crocodile, voilà tout. Parfois on gagne, parfois on perd.
  - Ça fait une heure qu’il galope comme un fou. Il va s’écrouler bientôt, sûr et certain.
- Le buffle ne s’écroule pas. Nous continuons à glisser sur la route, entre les champs de blé et les prés aux vaches étonnées, pendant encore une heure au moins.
- Si ça continue, n’empêche, j’aurai plus de semelles et je vais m’user la plante des pieds.
  - Eh, Jean-Jacques, y’a plus de vaches.
  - Au moins, nous sommes revenus à Paris. Je me demande comment c’est possible.
  - Je connais pas ce quartier.
  - Il a jamais fait demi-tour.
  - Eh, il s’arrête !
  - C’est pas trop tôt. Il est à bout de force. Tiens bien le lasso, je sors mon couteau. Il s’arrête près du trottoir. Sa porte s’ouvre et un gros bonhomme sort de son flanc.
  - Les buffles transportent des passagers, maintenant ?
  - Tu avais raison. C’était peut-être pas un buffle.
  - Un zébu ?
- Nous nous approchons de l’animal. Nous frappons son arrière-train, qui porte deux feux rouges. Bong, bong. Ça sonne comme de l’acier, pas de doute. Nous dénouons notre lasso.
- Regarde, Michel, au bout de la rue, la Seine.

Michel et moi

– Tu veux attraper un crocodile au lasso ?
– Si nous suivons la Seine jusqu’au pont d’Austerlitz, nous prenons le boulevard de l’hôpital et nous rentrons chez nous.

Nous marchons jusqu’au bout de la rue.

– Et alors maintenant, nous allons à droite ou à gauche ?

– Tu vois la dame, là ? Nous allons lui demander.

– Celle qui porte un panier ?

– Elle revient du marché. Elle a acheté des poireaux et des carottes.

– Ça me donne faim. Je mangerais bien une carotte.

– Pardon, Madame, pourriez-vous nous dire où est le pont d’Austerlitz ?

– Le pont quoi ?

– D’Austerlitz.

– Nous n’avons pas ça ici.

– Et le pont Neuf ?

– Il y a un seul pont, les enfants : le pont George Cinq.

– Un seul pont ? Y’a des tas de ponts sur la Seine.

– Mais qu’est-ce que tu me racontes, mon petit. Où vois-tu la Seine ?

– Là... C’est bien la Seine, non ?

– C’est la Loire, voyons. Où te crois-tu ?

– À Paris, bien sûr.

– Vous êtes de drôles d’enfants, vous deux. Ce n’est pas Paris, ici, c’est Orléans.

– Orléans ? Zut. Je l’avais bien dit : il a jamais fait demi-tour. Elle est où, la route de Paris ?

– Eh bien, si vous prenez cette rue, vous arriverez à une sorte de grand boulevard d’où part l’avenue de Paris. Vous ne pouvez pas la manquer.

Elle voit que nous regardons son panier avec envie. Elle nous donne une tomate chacun. Nous lui disons au revoir et nous partons d’un bon pas en direction de Paris.

– Elle est bien gentille avec sa petite tomate, mais moi j’ai toujours l’estomac dans les talons, dis-je à Michel.

– Ça va te gêner pour marcher jusqu’à Paris.

– C’est une expression pour dire que j’ai très faim.

Michel et moi

– Alors moi aussi, l'estomac dans les talons.

Quand nous traversons la rue Jeanne d'Arc, nous voyons un chameau qui fait une petite sieste sur une place de stationnement pour les livraisons.

– Il a deux bosses, remarque Michel.

– Bien vu l'aveugle. Les dromadaires ont une bosse et les chameaux deux bosses.

– Et le chat botté a deux bottes.

– Le petit Poucet aussi. Si nous trouvions des bottes de sept lieues, nous rentrerions plus vite à la maison.

Je lui fais signe de ne plus faire de bruit. Nous nous approchons du chameau à pas de loup, ça veut dire en silence. Je m'assois à califourchon entre son cou et la bosse de devant, Michel entre les deux bosses. Je lui passe le lasso dans la bouche pour l'utiliser comme bride. Ça le réveille, évidemment. Il se lève, et je le dirige vers l'avenue de Paris.

– Nous allons plus vite qu'à pied, mais je dois dire que j'ai un peu mal au cœur. Et toi, Michel, ça va ?

Il ne répond pas. Je me retourne : il dort comme un bienheureux, le nez sur la bosse. Moi, je ne peux pas m'endormir. Je dois freiner le chameau quand nous croisons une autre route, l'empêcher d'aller brouter l'herbe, lui donner des coups de pied pour l'encourager à aller le plus vite possible. C'est que le soir commence à tomber. Le buffle avait des phares et des feux rouges, mais le chameau, rien du tout.

Il fait déjà nuit quand nous arrivons à Paris. Ouf, il y a des lampadaires pour éclairer les rues.

– Regarde, Michel, la porte d'Orléans.

– Je m'étais toujours demandé pourquoi elle s'appelait Porte d'Orléans.

– Nous sommes à la maison dans dix minutes.

Le chameau avance à bonne vitesse avenue du Général Leclerc, boulevard Arago, puis boulevard Saint-Marcel. Devant chez nous, je tire un bon coup sur le lasso pour l'arrêter. Je ne sais pas ce qui se passe. Il s'agenouille. Nous pensons qu'il veut faciliter notre descente. Il se couche.

– On dirait qu'il est mort.

Michel et moi

– J’ai peut-être tiré trop fort sur le lasso et je lui ai cassé le cou. Ou alors il a trop galopé et il a eu une crise cardiaque.

– C’est embêtant.

– À vrai dire, je me demandais si je devais l’égorger avec mon couteau. Nous sommes partis à la chasse, quand même. Nous rentrons en retard, nous ne rapportons rien à manger. Maman aurait été furieuse.

– Il nous a rendu service sans se plaindre, et toi tu voulais le tuer pour le remercier.

– Ben justement je l’ai pas tué : l’affaire s’est arrangée toute seule. Viens, nous allons le monter. C’est sûrement très bon, la viande de chameau.

Ma maman proteste.

– Il est énorme. Le congélateur que j’ai acheté pour la girafe ne suffira pas. Vous voulez vraiment manger du chameau pendant six mois ? Écoutez ce que je vous propose. Nous le mangeons entièrement demain.

– Tout un chameau ? J’ai faim, mais je sais pas si j’y arriverai. Je veux bien manger une bosse. Et toi, Michel ?

– Moi aussi, une bosse.

– Vous croyez que c’est une glace à deux boules ? Mon idée, c’est que nous le partageons avec les voisins. Non seulement ils acceptent que votre éléphant habite dans la cour, mais ils lui achètent de la salade et de la paille fraîche.

– Ah ben d’accord.

– Nous pourrions faire un méchoui dans la cour, les enfants.

– C’est quoi, un méchoui, maman ?

– Un repas marocain. Nous le rôtissons à la broche, et nous le mangeons avec du couscous.

Les voisins sont enchantés. Ils nous aident à dépiauter et découper le gros animal. Nous avons loué trois grandes broches et acheté du charbon de bois. Une bonne odeur de viande grillée se répand dans la cour. Nous goûtons la bosse. Bof, c’est très gras. La cuisse est bien meilleure.

Le seul qui n’est pas content, c’est Arago.

Michel et moi

– Vous auriez pu me demander mon avis. La fumée et l’odeur me rendent malade. Comment pouvez-vous manger un animal ? Je vous assure que vous vous porteriez mieux si vous étiez végétariens, comme moi.

Ah oui, il parle. Un éléphant, c’est très intelligent. Il a appris, à force de nous entendre. Il parle un peu du nez, donc certaines personnes ont du mal à le comprendre. Michel et moi, nous sommes habitués. Par exemple, il dit « balade » au lieu de malade et « béguétalien » pour végétarien.

[Note au lecteur : il faut se pincer le nez en prononçant « balade » et « béguétalien », et déjà en prononçant toute la phrase de l’éléphant.]

Plus les voisins s’amusent, plus Arago se renfrogne. À la fin, il se lève.

– Je vais faire un tour en ville.

Il est sorti et nous ne l’avons plus jamais revu.

2 L'île des dauphins

Michel et moi, nous passions nos vacances à Mimizan-Plage, dans la colonie du Pylône. Chaque année, nous avions rendez-vous un soir au début du mois de juillet à la gare d'Austerlitz avec Madame Christiane, Monsieur Daniel, les monitrices et les autres enfants. En ce temps-là, le TGV n'existait pas encore. On prenait un train qui roulait toute la nuit jusqu'à la gare de Labouheyre. Ensuite, un autocar nous emmenait à Mimizan-Plage.

Une fois, nous n'avons pas pu partir avec les autres, Michel et moi. Je ne me souviens plus pourquoi. Ma maman a dit que nous pourrions les rejoindre plus tard.

– Vous êtes grands, maintenant. Jean-Jacques, tu es sérieux, je te fais confiance. Tu surveilleras ton frère.

– Et moi je le surveillerai, a ajouté Michel.

Ma maman nous emmène à la gare d'Austerlitz. Elle nous donne les billets.

– Je vous ai pris des couchettes.

– Des couchettes ? Ouah ! Drôlement bien.

Dans ces vieux trains, qui étaient tirés par des locomotives à vapeur, les wagons étaient divisés en compartiments, des sortes de petites pièces. Dans un compartiment normal, il y avait deux banquettes en bois et des filets au-dessus des banquettes. Madame Christiane réservait tout un wagon, ainsi elle pouvait coucher les enfants sur les banquettes ou dans les filets à bagages.

Nous n'avons jamais vu un compartiment de couchettes, Michel et moi. Trois couchettes superposées remplacent les banquettes de chaque côté. Le compartiment ressemble à une chambre.

– Eh, je prends la couchette du haut.

– Non, moi.

– Je l'ai dit en premier.

Nous sommes prêts à nous battre, mais ma maman nous sépare.

Michel et moi

– Vous ne pouvez pas choisir, les enfants. J’ai réservé les deux couchettes du bas, c’est écrit sur les billets. J’ai pensé que c’était mieux, par exemple si vous voulez vous lever la nuit pour aller faire pipi. Vous tomberez de moins haut si vous êtes à moitié réveillés.

– Nous devons nous mettre en pyjama ?

– Je préfère que vous dormiez tout habillés. Vous vous réveillerez peut-être juste en arrivant à Labouheyre. Vous voulez débarquer du train en pyjama ?

– Ah non.

– Si je dors, tu me réveilles, hein, Jean-Jacques.

– T’inquiète pas. Je me réveille toujours quand le train s’arrête.

J’ai remarqué ça quand je dormais dans le filet ou sur la banquette. Ces vieux trains étaient beaucoup plus bruyants que le TGV. La chanson des roues sur les rails, tchicacatacatat, tchicacatacatat, tchicacatacatat, me berçait tant que le train avançait. Quand il arrivait dans une gare, je me réveillais toujours.

Ma maman nous dit au revoir. Le train démarre : tchicacatacatat, tchicacatacatat. Nous nous endormons sur nos couchettes. Je me réveille au premier arrêt et j’entends un haut-parleur annoncer : « Tours, ici Tours, cinq minutes d’arrêt ». Je me réveille ensuite à Poitiers, à Angoulême. Le lever du jour me sort du sommeil pour de bon un peu avant Bordeaux, et j’admire la Garonne depuis le grand pont qui l’enjambe.

En gare de Bordeaux, au lieu d’annoncer : « Bordeaux, ici Bordeaux, cinq minutes d’arrêt », le haut-parleur dit : « À la suite de la tempête qui a affecté la région cette nuit, des arbres se sont abattus sur la voie au sud de Bordeaux. Le trafic est interrompu. Nous prions tous les voyageurs de descendre. Un service d’autocars de remplacement est prévu en direction de Morcenx, Dax et Bayonne. La SNCF vous prie de bien vouloir l’excuser. Bordeaux, terminus. Tous les voyageurs descendent. »

Michel ouvre un œil.

– Tous les voyageurs descendent ? Nous allons rester seuls dans le train ?

– Mais non, nous descendons aussi.

– Nous sommes arrivés à Labouheyre ?

Michel et moi

– À Bordeaux. Il y a des arbres qui sont tombés sur les rails. Nous devons prendre l'autocar.

J'aborde un employé de la SNCF sur le quai.

– Pardon, monsieur, où sont les autocars de remplacement ?

– Où allez-vous, les enfants ?

Michel répond avant moi.

– À Mimizan-Plage, msieu.

– Voyons, je crois que l'autocar de Morcenx s'arrête à Labouheyre. Ensuite, il y a un autocar qui va de Labouheyre à Mimizan-Bourg, puis un autre de Mimizan-Bourg à Mimizan-Plage. Vous n'êtes pas encore arrivés, les enfants. Mais dites-moi, avez-vous pensé à y aller en bateau ?

– On peut y aller en bateau ?

– Je ne dis pas que cela ira plus vite, mais vous éviterez les changements. Vous sortez de la gare et vous marchez jusqu'au port sur la Garonne, ce n'est pas loin. Je crois qu'il y a un bateau qui va à Royan, Lacanau, Cap-Ferret, Biscarosse et Mimizan-Plage. Je vous donne les billets pour l'autocar de remplacement. Ils les accepteront sur le bateau.

– Chic, un voyage en bateau !

– Merci, monsieur.

Nous marchons jusqu'à la Garonne. Quand nous allions à la colonie du Pylône, nous portions un petit sac à dos chacun contenant un pyjama, un maillot de bain, une chemise de rechange et une brosse à dents. Ça ne pesait pas lourd. En ce temps-là, les enfants ne portaient pas de beaux vêtements comme aujourd'hui. Ma maman nous tricotait des maillots de bain en laine qui grattaient affreusement et qui mettaient des heures à sécher.

Nous voyons des dizaines de bateaux dans le port.

– Tu sais lequel prendre, Jean-Jacques ? Nous devons pas nous tromper.

– Regarde, c'est écrit : Navette côtière Bordeaux-Biarritz. Tu devrais apprendre à lire, quand même.

C'est un bateau de bonne taille. Une grande salle vitrée contient des tables et des banquettes de bois pour les passagers, mais elle est presque vide. Tout autour, à

Michel et moi

l'extérieur, à l'avant et à l'arrière, sur ce qu'on appelle le pont, il y a aussi des banquettes. Nous nous installons tout à l'avant, Michel et moi, puis tout à l'arrière, puis de nouveau tout à l'avant. Nous descendons tranquillement la Garonne. Les rives s'écartent peu à peu.

– C'est l'estuaire, dis-je à Michel. Bientôt, nous arriverons à l'océan.

J'ai déjà appris des choses à l'école, mais il va encore à la maternelle, où les enfants jouent sans rien apprendre.

– Eh, Jean-Jacques, nous sommes encore sur la rivière, ou déjà sur l'océan ?

– J'en sais rien. Avec ce brouillard.

Nous avançons dans un brouillard de plus en plus épais. Le bateau brame comme un cerf : « Bouh-ouh-ouh, Bouh-ouh-ouh. »

– Pourquoi il crie comme ça ?

– Pour prévenir les autres bateaux. Je crois que ça s'appelle une corne de brume.

Tu remarques les vagues ? Nous sommes en mer, maintenant.

– Tu te rappelles, la chanson de Mimizan.

C'était un bateau qu'était grand qu'était beau

Ohé les matelots !

Il fendait les vagues, il fendait les flots

Ohé les matelots !

Sur la mer immense chantaient les matelots.

– Oui, ben il fait naufrage, à la fin. *Sous la mer immense dormaient les matelots.*

– T'inquiète pas. Regarde, il y a des canots de sauvetage.

Je ne m'inquiétais pas, mais j'avais tort. Nous sommes tout à l'avant, à tenter de voir quelque chose dans la brume. Nous aurions mieux fait de rester près des canots de sauvetage. Nous voyons un mur d'acier sortir du brouillard, sentons un choc terrifiant, entendons un bruit épouvantable. Un énorme bateau, un pétrolier ou un navire de guerre, a coupé en deux la navette côtière Bordeaux-Biarritz.

J'ai le réflexe d'attraper le bras de mon frère.

– Ça va, Michel ?

– Oh, très bien. Il n'a pas entendu la corne de brume, ce gros idiot ?

– Il est sans doute un peu dur d'oreille. Je me demande ce que nous allons devenir.

Michel et moi

Le choc a disloqué l'avant du bateau. Nous flottons sur un morceau du pont, une sorte de radeau. Le reste du bateau a disparu dans le brouillard. Je me mets à plat ventre au bord de notre radeau.

– Je vais attraper ce bout de bois, là, et aussi l'autre. Nous pourrions les utiliser comme rames.

– À quoi ça servirait de ramer ?

– Eh bien, pour rejoindre la côte.

– Où elle est, ta côte ?

– Bonne question. Attendons que le brouillard se dissipe avant de ramer.

Au bout d'une heure ou deux, la brume commence à s'effiloche, puis elle s'évanouit. Ce que nous ne voyons pas, c'est la côte. Nous sommes perdus au milieu de l'océan. J'ai l'impression que Michel se retient de pleurer. C'est un garçon très courageux. Je me mets à chanter une chanson de Mimizan pour nous donner du cœur au ventre. Il chante avec moi.

*Le trente-et-un du mois d'août,
Nous vîmes venir sous l'vent à nous
Une frégate d'Angleterre
Qui fendait la mer-z-et les flots,
C'était pour aller à Bordeaux.*

– T'as choisi exprès une chanson qui parle de Bordeaux ? Moi, j'aimerais bien aller à Bordeaux, justement.

– Si le reste du bateau a pas coulé complètement, ils vont s'apercevoir que nous manquons. Ils vont envoyer des bateaux pour nous rechercher.

– J'espère qu'ils vont se dépêcher. Je commence à avoir faim, moi.

– Toi, t'as toujours faim. Eh, regarde, là-bas !

Un petit bateau à voiles vient dans notre direction. Nous nous mettons à hurler et à sauter, au risque de tomber à l'eau.

– Oh, oh, ouh, ouh !

– Eh là, eh, eh !

– Pas la peine de clier comme ça, les enfants, je vous ai vus.

– T'as de bons yeux. Au milieu de l'océan.

Michel et moi

– J’ai surtout une bonne oleille. Je vous ai entendu chanter.

La personne qui mène le bateau à voiles et s’adresse à nous est une femme plutôt bizarre. Son nez est si grand qu’on voit à peine le reste de son visage. Elle est bossue. Elle ne marche pas, mais sautille en se tenant au bastingage de son bateau. Elle parle comme si elle avait des cailloux dans la bouche. Elle ne prononce pas la lettre r.

– Comment êtes-vous allivés là, les enfants ?

Bon, je vais écrire normalement, sinon on n’y comprend rien.

– Comment êtes-vous arrivés là, les enfants ?

– À cause du brouillard, notre bateau a été coupé en deux.

– Nous voulions ramer, mais y avait plus de côte.

– Vous avez des gilets de sauvetage, dans vos sacs à dos ?

– Des gilets de sauvetage ? Euh... T’as un gilet de sauvetage, Michel ?

– Le mien, quand nous avons fait naufrage, il est tombé à l’eau.

– Vous ne pouvez pas monter sur mon bateau sans gilet.

– Mais toi, t’en as pas.

– Ah, tu as raison. Dans ce cas, je vous laisse monter à bord. Comment vous appelez-vous, mes mignons ?

– Moi ? Michel.

– Moi, Jean-Jacques.

– Moi, c’est Delphine.

– Dis, Delphine, tu peux nous amener à Mimizan ?

– Où est Mimizan ?

– Eh bien, au bord de la mer, près de Bordeaux.

– C’est dans quel pays ?

– Tu connais pas Bordeaux ? C’est en France.

– Ah, en France. Je connais la France. D’ailleurs vous entendez que je parle français. Je comprends tout ce que vous dites.

– Tu sais parler anglais ?

– Bien sûr. Et aussi allemand, espagnol, japonais, chinois.

– Tu habites dans quel pays ?

– Eh bien, hmm, en Coulouikie.

Michel et moi

– Ça existe ? J'en ai jamais entendu parler. N'empêche que si tu connais la France, tu peux nous emmener à Bordeaux ou à Mimizan.

– C'est que je n'allais pas vers la France.

– T'allais où ?

– J'allais, voyons, euh, à New York.

– À New York, pour de vrai ? Tu peux nous emmener ? T'es d'accord, Michel ?

– Oh oui, oh oui, à New York ! Mais dis, Madame Christiane nous attend.

– Qui est Madame Christiane, mes enfants ?

– La directrice de la colonie de vacances, à Mimizan.

– Nous pouvons lui envoyer une lettre.

– Il y a des boîtes à lettres au milieu de l'océan ?

– Vous ne connaissez pas la poste des marins ? J'ai des enveloppes et des timbres.

Vous écrivez la lettre, vous la mettez dans une bouteille et nous la jetons par dessus bord. Les courants la poussent jusqu'à la côte. Quelqu'un trouve la bouteille, l'ouvre, voit une lettre avec une adresse et un timbre. Il la dépose dans une boîte à lettres et elle arrive le lendemain à Mimizan.

Sans être totalement convaincu que cette méthode est efficace, j'écris la lettre :

« Madame Christiane,

des arbres sont tombés sur les rails, alors nous arriverons en retard.

Jean-Jacques et Michel »

Je reconnais que c'est court, comme lettre. Je n'écrivais pas encore des livres. Je venais seulement d'apprendre à lire. Et puis j'avais autre chose à faire : Delphine nous montrait comment manœuvrer les voiles.

– Tu tires sur cette corde, que l'on appelle une écoute, pour border la grand-voile. Border, ça veut dire serrer. Cette autre écoute sert à border la voile de devant, le foc. Vous ferez deux bons petits matelots, vous deux, l'un à la grand-voile et l'autre au foc. Vous allez m'aider. Toute seule, ce n'est pas facile. Je suis maladroite, en plus.

– Pourquoi tu marches en sautant ? demande Michel.

– Je n'ai pas deux jambes, comme vous, mais une seule.

– Tu as eu un accident ?

Michel et moi

– Non, je suis née comme ça. Au fait, vous savez vous servir d’une canne à pêche, les enfants ?

– Moi, j’ai attrapé un crocodile.

– Bravo ! On n’en trouve pas dans ce coin, je pense, et c’est tant mieux. Regarde, j’ai des petits poissons, des éperlans. Ils vont servir d’appâts. Ah, je me régale d’avance. Il n’existe rien de meilleur qu’un beau poisson fraîchement pêché.

Michel pêche plusieurs poissons, et moi aussi quelques uns. Delphine paraît très contente. Elle les pose sur la table.

– Tu les fais pas cuire ?

– Les Japonais mangent le poisson tout cru. C’est bien meilleur. La cuisson enlève le goût.

Ce qui est très étrange, en dehors du fait qu’elle dit “clu” pour “cru”, c’est qu’elle croque le poisson tout entier sans en laisser une miette.

– Tu manges la tête, la queue et les arêtes ?

– Dans le poisson, tout est bon.

Je n’ai pas emporté mon grand couteau de chasse, mais j’ai mon Opinel dans ma poche. C’est un couteau dont la lame se replie dans le manche. À Mimizan, tous les colons ont un Opinel. Quand on se promène dans la forêt, on taille des branches de pin pour fabriquer des épées, on sculpte des bateaux dans des morceaux d’écorce. On a toujours besoin d’un Opinel. En tout cas, c’est très commode pour séparer la chair d’un poisson cru de ses arêtes.

– Tu veux manger ma tête et mes arêtes, Delphine ?

– Ne me tente pas. Je suis trop gourmande. Il vaut mieux les garder. Nous jetterons les restes à l’eau la prochaine fois que nous pêcherons, pour attirer les poissons.

Delphine nous montre la cabine, pour le cas où nous voudrions faire une petite sieste après le déjeuner.

– C’est comme le train, remarque Michel.

– Comme le train ?

– Oui, les couchettes les unes au-dessus des autres, tout pareil.

– Je n’ai jamais pris le train. Je vais partout en bateau. Je croyais que les passagers étaient assis.

Michel et moi

– Dans la journée, oui, mais la nuit, si on est dans un compartiment de couchettes, on se couche.

Nous ne sommes pas fatigués. Nous préférons regarder les vagues, pêcher, apprendre à naviguer.

Nous mangeons de nouveau du poisson pour le dîner. Delphine nous montre comment elle prépare le bateau pour la nuit.

– J'affale un peu la grand-voile, c'est-à-dire que je la descends, pour ralentir le bateau. Ce petit machin, là, est une sorte de pilote automatique : il s'oriente par rapport au vent et maintient le bateau dans la bonne direction, plus ou moins.

Nous nous couchons. La journée a été longue, je m'endors tout de suite et Michel aussi. Ce n'est plus le bruit des roues sur les rails qui me berce, mais le mouvement du bateau. Il se cabre, plonge, se balance. On appelle ça le roulis et le tangage.

Bizarre, bizarre : au bout d'un certain temps, une heure ou deux, je ne sais pas, je me réveille parce que le bateau s'est arrêté. Comme dans le train ! Nous ne sommes pas arrivés dans une gare, quand même. Poussé par la curiosité, je me lève. Quelques rayons de lune traversent le hublot et éclairent la cabine. Je vois que Delphine a quitté sa couchette. Elle n'est pas non plus dans la salle à manger. Je sors sur le pont.

Toujours pas de Delphine. Où peut-elle se cacher ?

C'est alors que j'aperçois une lueur bleue à une vingtaine de mètres du bateau. En regardant mieux, je vois que c'est une sorte de bouée lumineuse, et que notre bateau y est attaché par une corde. Je vois aussi que Michel se tient à côté de moi.

– Tu dors plus ?

– Peut-être que je dors et que je rêve. Toi, tu dors ?

– Moi, je suis réveillé.

– Où est Delphine ?

– C'est ce que je me demande. Pas sur le bateau. J'ai cherché partout. Je pense qu'elle a plongé pour un petit bain de minuit.

– Il est minuit ?

– C'est une expression. Tu vois la bouée, là-bas ? Elle a affalé toutes les voiles et attaché le bateau à la bouée. La lumière bleue lui permet de le retrouver dans la nuit.

– Brrr... Je n'ai pas envie de nager. Il fait drôlement froid.

Michel et moi

– Et l'eau doit être glacée. Elle est vraiment étrange, cette Delphine.

Nous avons froid, nous avons sommeil, nous nous recouchons. Quand le jour se lève et nous aussi, le bateau roule et tangue, le vent gonfle les voiles, Delphine tient la barre.

– Bien dormi, les enfants ? Vous avez vu, j'ai mis des poissons sur la table pour vous. Moi, j'ai déjà pris mon petit déjeuner.

La nuit suivante, je mets mon maillot de bain en laine sous mon pyjama. Comme il gratte affreusement, je dors très mal. Je me réveille toutes les dix minutes pour me gratter. Je vois donc Delphine se lever sans bruit et sortir de la cabine. Je la suis. En chassant les animaux sauvages, j'ai appris à être aussi discret et silencieux qu'une panthère noire.

Alors là, ce que j'observe me stupéfie. C'est difficile à croire, pourtant c'est la pure vérité. Delphine affale les voiles, puis elle se déshabille. Elle enlève sa chemise de nuit. Elle est toute nue. Et ensuite, oh oh, elle enlève sa peau ! Je ne vois pas très bien, parce que des nuages masquent la lune. J'ai l'impression qu'elle enlève son visage comme une capuche. La peau de son corps ressemble à une combinaison, avec une fermeture éclair sur le côté. J'étais loin d'imaginer ce qui se cachait sous sa peau. Eh oui : un dauphin. J'aurais pu y penser à cause de son nom : dauphin, dauphine, Delphine. Bon, je comprends pourquoi elle mange les poissons tout crus avec la tête et les arêtes.

Elle range son costume dans un petit placard à l'arrière du bateau. Elle en sort la bouée bleue et la corde, puis elle plonge dans la mer. J'admire la grâce avec laquelle elle glisse et bondit sur l'eau. En fendant les vagues, elle fait jaillir des éclaboussures qui brillent au clair de lune comme des étincelles. De nouveau, je découvre que Michel m'a rejoint.

– C'est un dauphin ? Première fois que je vois un dauphin en vrai. T'as trouvé où Delphine est partie ?

– Eh bien, là.

– Où ça, là ?

– Le dauphin, c'est Delphine.

– Eh, tu blagues.

Michel et moi

– Regarde.

Je sors la peau du placard.

– Ouh, c'est dégoûtant, ce truc-là. Ça me donne la chair de poule.

– C'est pas une vraie peau. On dirait du caoutchouc. Tu veux l'essayer ?

– Non, merci. Range-la vite, Jean-Jacques. Je veux plus la voir.

– Je pourrais la cacher, pour lui faire une farce.

– Alors elle restera dans l'eau et nous serons bien embêtés. Tu sais piloter le bateau, toi ?

– T'as remarqué, elle prend jamais le petit déjeuner avec nous. Elle passe la nuit à attraper des poissons, en fait.

Nous nous recouchons. Le matin, comme la veille, Delphine tient la barre. Sa peau est restée des heures dans le placard, mais elle ne paraît pas fripée. Elle la repasse peut-être avant de l'enfiler. Alors que je me demande si je dois lui parler de sa transformation, Michel met les pieds dans le plat. Je veux dire qu'il ne se demande pas s'il faut en parler ou pas. Il ne tourne pas sa langue sept fois dans sa bouche.

– Tu nages drôlement bien, Delphine.

– Tu m'as vu nager ?

– Jean-Jacques voulait cacher ta peau pour te faire une blague. Je lui ai dit que c'était une mauvaise idée.

– Une très mauvaise idée. Ainsi, vous m'avez vue. Bon. J'aurais dû vous expliquer les choses tôt ou tard, de toute façon. Je vous emmène à Coulouik, l'île secrète des dauphins. Nous y serons demain.

– Nous n'allons pas à New York ?

– J'ai dit New York parce que je ne pouvais pas vous parler de l'île. Le dernier endroit du monde où il n'y a aucun aérien.

– C'est quoi, un aérien ?

– C'est vous. Nous vivons dans l'eau, et vous dans l'air. Dès que vous arrivez quelque part, vous tuez les animaux, vous détruisez tout. J'ai appris les langues que vous parlez pour pouvoir comprendre ce qui se passe.

– Comment tu as appris ?

Michel et moi

– En écoutant la radio. En lisant vos livres. Nous avons beaucoup de vos objets.
Vous verrez demain.

Le lendemain, Delphine nous montre un nuage très bas sur l’horizon.

– Voici Coulouik.

– Tu habites dans un nuage ?

– Le nuage cache l’île. Vous savez qu’il y a des volcans dans la mer.

– Des volcans qui crachent du feu ?

– Certains volcans crachent du feu, d’autres sont éteints depuis longtemps. Ce volcan est éteint, mais il crache encore un peu de fumée, qui forme le nuage. L’océan est très profond ici. Imaginez un grand volcan, posé sur le fond de l’océan, qui monte jusqu’à la surface. En haut d’un volcan, il y a un cratère, une sorte de creux tout rond. Quand le volcan est éteint, le cratère contient souvent un lac. Nous habitons dans le lac de Coulouik. Nous y serons bientôt.

Nous entrons dans le nuage. De près, il ressemble au brouillard qui nous a empêchés d’aller à Mimizan, en moins épais. Nous apercevons des falaises à une centaine de mètres. Delphine nous demande de commencer à affaler les voiles.

– Nous devons avancer très prudemment. Il y a des récifs partout, d’anciennes coulées de lave. De nombreux navires ont fait naufrage ici. Les aériens considèrent que c’est une région maudite et ont cessé depuis longtemps de s’y aventurer.

– Le lac est derrière ces falaises ?

– Oui. Ce que vous voyez, c’est le bord du cratère, qui entoure le lac.

– Nous devons escalader les falaises pour aller chez toi ?

– Je ne sais pas si vous arriveriez à escalader les falaises. Moi, sûrement pas. Il existe une entrée secrète.

Elle mène le bateau tout droit vers la falaise. Elle paraît savoir où elle va, mais c’est un peu effrayant. Au dernier moment, j’aperçois une ouverture étroite et sombre dans la muraille de pierre : l’entrée d’une grotte. J’ai l’impression que le bateau est trop large pour se glisser dans l’ouverture.

– T’es sûre que ça passe, Delphine ?

– Oh, n’ayez crainte, j’ai l’habitude.

Michel et moi

Elle ne ralentit même pas. La porte est étroite, mais elle ouvre sur une salle qui ressemble à une piscine couverte. Nous affalons les voiles complètement et amarrons le bateau. Delphine nous montre une autre ouverture étroite, à l'opposé de celle que nous venons de franchir.

– C'est la rivière souterraine qui mène au lac. Vous savez nager, les enfants ?

– Euh... Nous prenons des leçons à la piscine de la rue de Pontoise.

– Je vois. Bon, vous n'avez qu'à monter sur mon dos.

– Nous pouvons emporter nos sacs ?

– Bien sûr. Ils se mouilleront sans doute un peu, mais vous ferez sécher vos affaires de l'autre côté.

Elle enlève sa robe et sa peau, les range dans le placard du bateau, puis plonge dans l'eau noire. Nous nous asseyons à califourchon derrière sa nageoire dorsale.

– Ça va, les enfants ?

– Oui. L'eau est bonne.

– Nous sommes au sud de l'océan Atlantique, dans la zone que les aériens appellent le triangle des Bermudes. C'est l'été, en plus. L'eau est chaude près de la surface.

Un peu de lumière entre dans la grotte, mais elle ne parvient pas jusqu'à la rivière. Il fait aussi noir que dans une mine de charbon. Enfin je suppose, parce que je ne suis jamais allé dans une mine de charbon. Aussi noir que dans une pièce sans fenêtre et sans lampe.

Heureusement, Delphine connaît les lieux. Souvent, le plafond descend très bas et elle nous dit de nous baisser. À un moment, le plafond descend jusqu'à l'eau.

– Je vais plonger comme un sous-marin, les enfants. Retenez votre respiration.

Jean-Jacques, accroche-toi bien à la nageoire. Michel, tiens bien ton frère. Nous ressortirons à l'air bientôt. On appelle cela un siphon.

– Font font les petites marionnettes.

– Comment ?

– C'est une chanson : "Ainsi font, font, font, les petites marionnettes."

Michel et moi

La plongée me paraît longue, et je sens que Michel me serre de plus en plus fort. Plus tard, un autre siphon nous force à retenir notre respiration deux fois plus longtemps. Delphine nous dit que c'était le dernier. Ouf !

– Dis, toi, Delphine, tu peux rester combien de temps sans respirer ?

– Je ne peux pas te dire exactement, parce que je ne comprends pas comment vous comptez le temps. Il y a des heures, des minutes, des années, des secondes, des siècles, des jours, quel casse-tête. D'ailleurs je ne sais pas compter du tout. J'aime bien manger un hareng. Plusieurs harengs, c'est mieux. Mais si je vois un banc de harengs, je ne peux pas te dire s'il y en a trois ou trois millions.

– Nous comptons sur nos doigts : un deux trois quatre cinq.

– Voilà pourquoi je ne peux pas compter : je n'ai pas de doigts.

– Eh bien, compte un pour ton nez, deux pour ta nageoire ventrale gauche, trois pour l'autre nageoire ventrale, quatre pour ta nageoire dorsale, cinq pour ta queue.

– Ah, c'est comme ça ? Un deux trois quatre cinq, un deux trois quatre cinq, un deux trois quatre cinq. Et si je vous compte, toi et Michel ?

– Ça fera six et sept.

– Six et sept ? C'est amusant, mais ça ne sert à rien. Si je mange sept harengs, j'ai encore faim.

Cette conversation trop sérieuse a endormi Michel. Il se réveille quand la lumière revient peu à peu. Nous arrivons au lac.

– Ouah ! T'as vu, Jean-Jacques, tous les dauphins ?

– C'est l'île des dauphins. Tu t'attendais à voir des tortues ? Des grenouilles ?

Les dauphins bondissent et rebondissent sur l'eau comme des champions de gymnastique sur un tapis de sol. Dès qu'ils nous voient, ils se mettent à venir vers nous. Le lac est aussi rond que le bassin du Luxembourg, mais beaucoup plus grand. Delphine nous dépose près de l'embouchure de la rivière, à un endroit où le flanc du cratère n'est pas trop pentu. Le sol est couvert de grains noirs. Cela ressemble presque à une plage.

– Reposez-vous un peu, les enfants. Je vais parler à mes amis. Nous devons voir comment organiser votre séjour à Coulouik.

– Nous allons mettre nos affaires à sécher. Elles sont toutes mouillées.

Michel et moi

Des centaines de dauphins nous regardent comme si nous étions des acteurs sur la scène d'un théâtre. Delphine leur parle dans leur langue.

– **Goulik bili couic kikidi bidi plidoublik lik lik bilik bouik.**

Ils commencent une discussion à laquelle nous ne comprenons rien, évidemment. Delphine nous explique ce qu'ils proposent.

– Nous serions heureux que vous acceptiez de passer quelques jours chez nous, les enfants. Vous pourriez nous aider à comprendre comment fonctionnent certains objets que nous possédons. Venez avec moi, je vais vous les montrer.

Nous traversons le lac sur son dos et entrons dans une grotte beaucoup plus grande que celle où nous avons garé le bateau. Des canaux serpentent entre des parties sèches. Nous découvrons un immense bric-à-brac de brocanteur, des objets de toutes les formes et toutes les tailles empilés n'importe comment.

– Nous trouvons ces trésors dans les bateaux qui font naufrage. Voyez, ici, des livres dans lesquels j'ai appris à lire. Là, une de ces radios qui m'ont permis d'apprendre à parler votre langue. Ce qui est ennuyeux, c'est que la radio ne veut plus marcher au bout d'un moment.

– Il faut changer les piles.

– Les piles ?

– Je vais te montrer. T'as un tournevis ? Une boîte à outils ?

– Je crois que j'ai vu ça, une boîte à outils. Par ici...

En ce temps-là, nous ne connaissions pas le Lego. Nous construisions des trucs et des machins en Meccano. On assemblait les morceaux avec des vis et des écrous. J'étais un as du tournevis. J'ouvre le dos de la radio et je sors les piles.

– Tu vois, Delphine, ces piles font marcher la radio. T'as peut-être des piles neuves dans ton entrepôt, ou bien tu peux en acheter à New York.

– Je vais chercher. Si j'en trouve, je devrai d'abord apprendre à utiliser le tournevis. Sinon, en acheter à New York... Je me suis approchée des côtes, je suis même entrée dans des ports pour voir et entendre des aériens de près, mais je n'ai jamais débarqué. Je ne pourrais pas aller bien loin sur la terre ferme.

– Il faudrait que tu trouves un fauteuil roulant dans ton fatras.

Michel et moi

– Je ne comprends pas non plus très bien ce que vous appelez « acheter ».
Certaines choses sont « chères », d'autres non, je ne sais pas pourquoi. Les livres et la radio mentionnent « l'argent », c'est très mystérieux.

Michel est parti dans le fond de la caverne explorer le trésor. Il revient avec des petits trucs brillants plein les mains.

– Regardez. J'ai pas trouvé de fauteuil roulant, mais des vieilles pièces d'or. C'est ça, de l'argent.

– Montre... Regarde ce qui est écrit, Delphine : « *Carolus V Hyspan Rex.* » C'est un roi d'Espagne, il y a très longtemps, je pense. Le bateau a coulé à l'époque de Christophe Colomb, peut-être.

– J'ai lu des livres qui parlent de lui. Nos vieillards disent que dans les temps très anciens, aucun aérien ne traversait l'océan. Nos ancêtres étaient bien tranquilles. Ce Christophe Colomb est le premier.

– Ces pièces ont beaucoup de valeur. Tu peux les échanger contre de l'argent à New York, des dollars, peut-être dix mille dollars, ou encore plus. Ensuite, avec les dollars, tu achètes des piles, c'est-à-dire que tu échanges les dollars contre des piles. Voilà à quoi sert l'argent. Tu devrais préparer une liste des choses que tu veux acheter à New York. Tu donnes ta liste et une pièce d'or à quelqu'un en arrivant, t'as même pas besoin de débarquer. Quand il te rapporte les achats, tu lui donnes une deuxième pièce d'or. Il faut un cahier et un crayon pour écrire la liste. Michel va te trouver ça. Tu sais écrire ?

– Je sais lire, j'ai lu des livres qui parlent de cahiers et de crayons, mais je ne peux pas tenir un crayon avec mes nageoires.

– Ah, oui, c'est embêtant.

Michel est malin. Au lieu de rapporter un cahier et un crayon, il rapporte une machine presque aussi grosse que lui sur un petit charriot.

– Ah, parfait. Quel génie ! Une machine à écrire ! T'as aussi trouvé du papier, très bien. Nous allons l'essayer. Regarde, Delphine, le papier entre ici et on tape sur les lettres, là.

– Tu tapes avec tes mains, Jean-Jacques.

– **Kik.** Mais toi, tu peux taper avec ton nez.

Michel et moi

Kik, c'est le premier mot que vous avons appris. Oui, c'est oui.

Tous les jours, nous passions une heure ou deux dans l'entrepôt avec Delphine et d'autres dauphins pour examiner les objets. Delphine nous montre une armoire pleine de déguisements.

– C'est là que j'ai trouvé ma peau.

– Regarde, Jean-Jacques, une peau de singe. Un costume de mousquetaire. Une armure de chevalier.

– Ça vient d'un paquebot qui a fait naufrage, sûrement. Ils organisent des bals costumés pour les passagers. Nous pourrions trouver un ballon, peut-être, pour jouer avec Couilik, Kilouik et les autres.

Les jeunes dauphins aiment bien s'amuser avec nous. Ils ne ressemblent tous. Nous ne savons pas vraiment qui est Couilik et qui Kilouik, et encore moins qui est garçon et qui fille. Nous commençons à reconnaître quelques mots. Par exemple, pour dire : "Bonjour, comment ça va ?" et aussi "Au revoir", on dit : "**Likicouli Kikilik**", ce qui signifie : "Bonne pêche !"

Nous nageons de mieux en mieux, mais nous restons bien trop lents pour participer à leurs jeux de poursuite. Ils nous rattrapent en un clin d'œil et nous donnent de grands coups de queue pour nous envoyer en l'air. Nous ne retombons pas dans l'eau aussi gracieusement qu'eux. Nous buvons souvent la tasse, ce qui les fait beaucoup rire. Nous finissons par trouver un ballon. Ils donnent des coups de queue au ballon. C'est moins douloureux pour nous.

Au fait, nous ne nageons pas avec nos maillots de laine, mais tout nus. Eux aussi, ils sont tout nus. Nous éprouvons de plus en plus de plaisir à glisser entre deux eaux. Nous préférons garder notre peau humaine, tout de même.

Nous dormons sur la rive. Couilik, Kilouik, leurs parents, leurs grands-parents, viennent tous pour nous voir mettre nos pyjamas. Ils n'ont jamais vu un spectacle pareil ! Eux, ils dorment dans l'eau, je ne sais pas comment.

Delphine nous demande d'enseigner "un deux trois quatre cinq" aux enfants. Nous devons créer des mots pour les chiffres : **i, di, tili, kili, siki**. Ils n'arrivent pas tous à distinguer leur nageoire droite de la gauche. Ils chahutent au lieu d'étudier. Ça énerve Michel.

Michel et moi

– La prochaine fois que j’irai dans le magasin, je chercherai un bonnet d’âne.
 – Je ne vois pas pourquoi un bateau aurait transporté des bonnets d’âne. En plus, ils n’ont jamais vu un âne. On ne peut pas non plus les mettre au coin, parce qu’il n’y a aucun coin ici.

Un jour, alors que nous donnons la leçon, nous entendons de grands cris.

– **Picouik, picouik, picouik !**

Nos élèves filent aussitôt vers la grotte aux trésors. Les dauphins semblent tous bondir pour fuir l’embouchure de la rivière souterraine. L’un d’eux vient vers nous. Nous reconnaissons Delphine. Nous arrivons à la distinguer des autres, depuis le temps, surtout quand elle parle français.

– Montez vite sur mon dos, les enfants. Les requins attaquent ! Ils passent par la rivière souterraine. Le lac est très poissonneux. Ils trouvent notre chair excellente, aussi, surtout quand nous sommes jeunes.

Elle nous emmène à la grotte, où nous retrouvons nos élèves. Une brigade de dauphins adultes protège l’entrée de la grotte. Nous assistons à une terrible bataille. À vrai dire, nous ne voyons pas les combats, qui se déroulent sous l’eau, mais nous voyons des dauphins qui tentent de sauter au-dessus des flots pour échapper à l’ennemi féroce. Les gouttes qui retombent en pluie n’étincellent pas comme d’habitude. Leur couleur écarlate nous serre le cœur. Certaines grandes plaies ouvertes laissent échapper des cascades de sang. Nous apercevons des nageoires arrachées, des queues cassées.

Les dauphins se défendent. Ils entourent un requin et le poussent vers la rive. Ils tentent de le sortir de l’eau. Les requins sont des poissons, donc ils ne peuvent pas respirer hors de l’eau. Ils gigotent en vain sur la grève et meurent d’asphyxie au bout de quelques minutes.

Nos camarades nous exposent la meilleure méthode pour vaincre un requin.

– **Picouik Ouiguililik bigoudik.**

Michel connaît déjà ces mots.

– Requin, nez, queue. Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Tu leur donnes un grand coup de queue sur le nez. Ils ont le nez très sensible, ils s’enfuient en pleurant.

Michel et moi

Quand le soleil commence à descendre derrière les montagnes qui entourent le lac, des cadavres de requins jonchent toutes les plages. Les survivants ont préféré repartir par la rivière souterraine. Les dauphins ont perdu de valeureux combattants, mais ils restent maîtres du terrain.

Delphine est inquiète.

– Leurs attaques sont de plus en plus nombreuses et féroces. Les requins ne sont pas nos pires ennemis, mais ils arrivent à pénétrer dans notre sanctuaire.

– Qui est votre pire ennemi ?

– Eh bien, vous, évidemment. Les aériens.

– T'es sûre ? Tous les gens aiment les dauphins.

– Vous nous aimez peut-être, mais la taille de vos filets augmente constamment.

Quand vous aurez pêché tous les poissons de la mer, nous mourrons de faim. Vos grands filets nous attrapent, en plus, même si vous ne nous mangez pas. Quand nous sommes pris dans un filet qui traîne au fond de l'océan, nous ne pouvons pas remonter à la surface pour respirer, alors nous mourons noyés.

– Pour les filets, je sais pas ce que nous pouvons faire. Pour les requins, nous pourrions construire une barrière qui fermerait la rivière souterraine.

– Empêcher les requins d'entrer, c'est très bien. Nous empêcher de sortir, c'est moins bien. Nous aimons nous promener, aller voir nos cousins de l'océan Pacifique et de l'océan Indien. Et dis-moi, Jean-Jacques, à ton avis, d'où viennent les poissons que vous mangez depuis que vous êtes arrivés ici ?

– Euh... De la rivière souterraine. Attends, nous allons y réfléchir, Michel et moi. Nous trouverons bien un moyen.

Michel réfléchit vite. À peine Delphine est-elle partie qu'il m'apporte un filet de pêche.

– Je commence à bien connaître ce magasin. Je l'ai trouvé là-bas derrière.

– Je devine ce que tu veux faire. Le filet des pêcheurs arrêterait les requins. Ce qui est embêtant, c'est qu'il arrêterait aussi tous les poissons, sauf des petits vraiment minuscules. Et puis il empêcherait les dauphins de sortir.

– Il faudrait des mailles un peu plus larges pour laisser passer des poissons plus gros. Pour arrêter les requins, il suffit d'un filet à la taille de la rivière. Il va d'une rive

Michel et moi

à l'autre et du fond à la surface. Tu sais ce que feraient les dauphins ? Ils sauteraient par dessus le filet.

– Pas bête. Les requins ne sautent pas. Tu te souviens de nos bracelets en peau de crocodile ?

– Nous avons des bracelets, mais pas de montres¹. Je vais en trouver une dans le magasin.

– Quand nous sommes allés les chercher chez le maroquinier, il nous a montré d'autres peaux. Il a dit que le lézard était beau, mais fragile. Que la peau de requin n'était pas vraiment belle, mais très solide.

– Tu veux fabriquer un filet en peau de requin ?

– Tous ces requins morts sur les plages, nous pouvons découper leur peau en lanières. Ensuite, nous fabriquons des filets avec les lanières. Même si les mailles sont larges, les filets seront bien solides.

Nous sortons de la grotte. La brigade de dauphins qui en gardait l'entrée a réussi à pousser des dizaines de requins sur les rives des alentours. J'essaie de découper la peau d'un cadavre avec mon Opinel. Le maroquinier avait raison : le cuir de requin est solide. Mon petit couteau n'arrive pas à l'entamer. Nous retournons dans l'entrepôt, où nous trouvons de grands couteaux de cuisine. Nous passons plusieurs jours à découper des lanières de la largeur d'un bracelet-montre.

Les dauphins viennent en foule pour regarder le spectacle. D'abord, ils admirent notre travail. Surtout, ces requins sans peau, ils peuvent les manger. Nous goûtons aussi.

– Qu'en dis-tu, Michel ?

– Pas mauvais. Entre la viande et le poisson, comme goût.

– Ce serait meilleur avec un peu de vinaigrette, je crois.

– Je vais au magasin. Je te rapporte de l'huile, du vinaigre, du sel, de la moutarde, un bol, une cuiller.

– Si tu trouvais des allumettes, quelques planches, une poêle à frire, ça nous changerait un peu du poisson cru.

---

¹ L'explication de ces bracelets sans montre est donnée dans l'aventure suivante, ce qui n'est pas très logique, je le reconnais.

Michel et moi

Les dauphins sont très étonnés, et un peu effrayés, de nous voir cuire la chair des requins. Delphine leur explique que c'est une des nombreuses coutumes bizarres des aériens.

Nous fabriquons un grand filet avec les lanières. Les mailles mesurent environ trente centimètres de côté, ce qui laissera passer des beaux poissons. Il nous reste à décider où l'installer.

– Eh, Michel, apporte la boîte à outils. Il nous faut des clous ou des crochets et un marteau, pour fixer le filet aux parois de la rivière.

– Nous devons choisir un endroit où la rivière est étroite. Le filet n'est pas très grand.

– Nous pouvons pas le mettre à l'entrée de la grotte, dommage. Ça ressemble à une porte. Nous le fixerions facilement de chaque côté.

– Pourquoi nous pouvons pas ?

– Parce que le bateau de Delphine serait prisonnier.

– Les siphons sont très étroits.

– Si tu le mets dans un siphon, les dauphins pourront plus sauter par dessus.

– Y'a qu'à explorer la rivière, pour voir.

– Je vais demander à Delphine de nous emmener. Il faudrait un autre dauphin pour porter le filet et les outils. Et aussi, j'aurais besoin d'une ceinture ou d'un baudrier, pour emporter ce couteau qui tranche si bien la peau des requins. Des fois que ces sales bêtes se lancent dans une nouvelle attaque pour venger leurs camarades.

– Si nous avions su, nous aurions emporté notre fusil.

Nous examinons plusieurs passages étroits de la rivière. En fin de compte, nous choisissons l'entrée de la rivière, dans la grotte où est garé le bateau. Nous attendons la marée haute. Le haut du filet doit dépasser un peu, parce que certaines marées sont plus hautes que les autres. À marée basse, il dépasse beaucoup, mais les dauphins sont des champions de saut en hauteur. Si des enfants n'y arrivent pas, c'est qu'ils sont tout petits, alors ils se glisseront entre les mailles.

Le dauphin qui a porté le filet accepte de rester en sentinelle pour voir si notre invention fonctionne comme prévu. Nous espérons que oui !

Michel et moi

Il revient quelques jours plus tard. Il dit qu'il a vu des requins. Ils n'osent même pas s'approcher du filet. Son odeur de requin mort les dégoûte et les décourage.

Ah, les dauphins se réjouissent du succès de notre entreprise. Ils ne distribuent pas de médailles, mais ils nous nomment **calikik balidouik**, c'est-à-dire « amis des dauphins ». Les baleines, les orques, les marsouins et les narvals sont aussi des **calikik balidouik**.

Au fait, j'ai oublié de dire que nos élèves essaient d'apprendre le français, ou au moins de nous imiter. Ils nous appellent **Milik** et **Lalak**. Ils prétendent connaître les langues étrangères, sous prétexte qu'ils imitent la langue des baleines. Cela ressemble au bruit d'une vieille voiture : **brreum brreum**, mélangé à des sifflements : **wiiwii**.

Si nous étions restés dix ans, ils auraient certainement appris à parler, lire, écrire et compter, comme le font les aériens. Nous expliquons à Delphine que nous devons rentrer.

– Nous avons dit à Madame Christiane que nous arriverions en retard. Là, ça commence à faire beaucoup, comme retard.

– Et notre maman nous attend aussi à la fin des vacances.

Nous remettons nos affaires dans nos sacs à dos. Nous emportons quelques pièces d'or, comme souvenirs. Nous serions devenus riches si nous les avions vendues, mais des souvenirs, on ne les vend pas. Je dois les avoir quelque part.

Nous disons au revoir à nos élèves, qui sont aussi nos copains. Ils sont très tristes. Ils ne pleurent pas, mais émettent des gémissements pathétiques.

Nous ne pouvons pas retourner les voir. Ce n'est pas comme si Delphine avait pu nous envoyer des SMS ou des e-mails. Nous ne pouvons pas lui écrire, faute de connaître son adresse. «Delphine, Île secrète des dauphins, au milieu de l'océan»? Je ne pense pas que je pourrais retrouver l'île. L'océan est vaste. Je ne sais pas non plus combien de temps vivent les dauphins.

Bon, nous montons sur le dos de Delphine. Nous passons les siphons sans mal. Nous retenons notre souffle beaucoup mieux qu'à notre arrivée. Delphine s'arrête devant le filet, qui monte haut parce que la marée est basse.

– Je peux sauter avec l'un de vous sur mon dos, puis je reviens et je prends l'autre.

– Mais non, saute toute seule, Delphine. Ce petit filet, nous allons l'escalader.

Michel et moi

Sur le bateau, Delphine remet son costume d'aérien. Nous trouvons des cartes dans le magasin. Nous lui montrons Mimizan.

– Je crois que je connais ces deux îles, les enfants.

– L'île de Ré et l'île d'Oléron. Mimizan, c'est un peu plus au sud. Nous verrons l'entrée du bassin d'Arcachon. Tu suis un peu la côte et voilà.

Elle nous dépose juste devant la colonie. Le bateau ne peut pas s'approcher de la côte. Il y a de grosses vagues et de plus il risque de s'échouer.

– Au revoir, Delphine. Merci pour ce beau voyage.

– C'est moi qui vous remercie. Vous avez mis nos petits dauphins à l'abri des requins. N'oubliez jamais que vous êtes des **calikik balidouik**.

– **Likicouli Kikilik !**

Nous enfilons nos maillots de bain pour la première fois depuis des semaines, mettons nos sacs à dos, puis plongeons dans les vagues.

Madame Christiane est assise sur la plage avec les enfants de la colonie.

– Tiens, Jean-Jacques et Michel. Je me demandais où vous étiez passés. Vous nagez bien, dites donc. Comme des dauphins. À vrai dire, j'avais d'abord cru voir deux petits dauphins qui arrivaient du large.

– Nous sommes en retard, Madame Christiane. Excuse-nous.

– Vous m'avez prévenue : j'ai bien reçu votre lettre. Si vous nagez depuis Bordeaux, je ne m'étonne pas que cela vous ait pris trois semaines. Vous devez avoir faim.

– Nous avons mangé du requin.

– Tu as de la chance, Michel. Le requin aurait pu te manger, toi. Tu l'as tué avec ton couteau, Jean-Jacques ?

Je donne un coup de pied discret à Michel. Nous ne devons pas raconter notre aventure si nous voulons que l'île des dauphins reste secrète.

Quelques jours plus tard, nous rentrons à Paris avec la colonie. Nous dormons dans les filets du compartiment. Ma maman nous attend à la gare d'Austerlitz, comme chaque été. Dès que nous arrivons à la maison, elle nous donne un bain. Elle dit que Madame Christiane ne nous lave jamais.

Michel et moi

– Vous êtes bien bronzés, cette année, les enfants. C'est curieux, vous êtes bronzés partout. D'habitude, votre peau reste blanche sous le maillot.

– Ah oui, c'est curieux. Tu avais remarqué ça, Michel ?

– Une fois, j'ai enlevé mon maillot, parce qu'il me grattait trop.

3 Deux petits anges

Nous avons une trottinette pour deux, Michel et moi, un fusil pour deux, une boîte de Meccano pour deux, un sac de billes pour deux. Tout de même, nous possédions une ceinture chacun et un bracelet-montre chacun. Le maroquinier les avait fabriqués avec la peau du crocodile que nous avons pêché dans la Seine.

Ça nous énervait d'avoir un bracelet-montre mais pas de montre. Un bracelet-montre sans montre, c'est comme un cornet de glace sans glace.

Un jour, nous revenons chez nous par la rue Vésale, une petite rue où nous ne passons jamais.

– Regarde, Jean-Jacques, là.

– Quoi, là ?

– La boutique.

– Je sais pas où tu vois une boutique. C'est un débarras, ou peut-être une loge de concierge.

– Mais non, tu vois bien que le vieux bonhomme est en train de réparer une montre. C'est un horloger.

– Ah tiens, t'as peut-être raison. Il a pas d'enseigne. Il doit pas avoir beaucoup de clients.

Nous rentrons chez nous pour prendre les bracelets, puis nous frappons à la porte de la boutique qui ne ressemble pas à une boutique.

– Entrez, les enfants. Que puis-je faire pour vous ?

– Regarde, monsieur, nous avons des bracelets-montre, mais pas de montre. Ça coûte cher, une montre ?

– Il existe toutes sortes de montres. Fais voir tes bracelets... Dis donc, c'est de la peau de crocodile, et pas n'importe quelle peau. Magnifique ! On ne voit pas ça tous les jours. Écoutez ce que je vous propose, les enfants : je vous échange l'un de vos bracelets contre une belle montre.

Michel et moi

Si nous lui donnons un bracelet, il nous en reste un, et nous pourrions enfin savoir l'heure. Une montre pour deux, ça nous convient, nous avons l'habitude. Le bonhomme fouille dans un tiroir plein de vieilles montres.

– Celle-ci irait bien avec le bracelet. Elle est ancienne, mais elle marche. Qu'en pensez-vous, mes enfants ?

– Elle est en or ?

– Disons qu'elle est dorée.

– Ça te va, Michel ?

– Oui. Et toi ?

– Moi aussi.

– Bon. Je suppose que vous n'avez pas encore possédé de montre, à votre âge.

– Non, monsieur.

– Mais vous savez lire l'heure.

– Euh, oui.

– C'est très simple. Ce petit bouton sert à remonter la montre. Vous entendez le tic-tac ? Vous devez la remonter tous les jours. Si vous ne la remontez pas, elle s'arrête. Dans ce cas, après l'avoir remontée, vous tirez le remontoir pour la remettre à l'heure. Vous voyez, quand le remontoir est tiré, il fait tourner les aiguilles. Attention : les aiguilles doivent tourner dans le sens du temps qui s'écoule, c'est ce qu'on appelle le sens des aiguilles d'une montre. Surtout, ne les faites jamais tourner en sens contraire. Le mécanisme est délicat. Cela pourrait provoquer une catastrophe. Vous avez bien compris ?

– Oui, monsieur.

Aujourd'hui, les gens regardent l'heure sur leur téléphone, ou sur une montre avec une pile que l'on n'a pas besoin de remonter. En ce temps-là, on n'avait pas le choix. Nous trouvions naturel de remonter notre montre tous les jours. Les montres ne font même plus tic-tac, et les téléphones encore moins.

On voit encore des chiffres sur le cadran de certaines montres et des horloges dans la rue : un, deux, trois, quatre. Mettons qu'il soit une heure de l'après-midi. Une heure après, il est deux heures, puis trois heures. La petite aiguille indique le chiffre un, puis deux, puis trois, jusqu'à douze. Elle tourne toujours dans le même sens. Le sens

Michel et moi

contraire des aiguilles d'une montre, c'est douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Nous étions très contents d'avoir une montre. Nous la portions à tour de rôle. Sauf le jeudi, le jour où nous allions à la piscine. Nous aimions beaucoup nager depuis notre aventure chez les dauphins. Nous devons enlever notre montre parce qu'elle n'est pas étanche, et nous avons peur de la perdre si nous l'enlevons à la piscine, alors nous la laissons à la maison.

Bon, nous revenons de la piscine, nous avons faim, nous mangeons des tartines beurrées, nous ne pensons pas à la montre. Quand nous y repensons, c'est déjà le soir.

– À ton tour de la mettre, Michel.

– Zut, elle est arrêtée.

– T'as qu'à la remonter.

– Il faut la remettre à l'heure, aussi.

Je vais demander l'heure à ma maman.

– Elle dit que nous devons nous laver les mains et venir dîner.

– Et l'heure ?

– Sept heures et quart. Tu tires le remontoir...

– Voilà. Euh, mais là, il a dit de tourner dans le sens des aiguilles d'une montre.

C'est quel sens, déjà ?

– Comme ça.

Je décris un cercle avec mon doigt en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre. Il est en face de moi. Je n'ai pas réfléchi. Moi, je tourne dans le sens des aiguilles d'une montre. Lui, il voit le sens contraire. C'est comme ma main droite : pour lui, elle est à gauche.

Malheur : il se met à tourner les aiguilles à l'envers. L'horloger nous a dit que cela pouvait provoquer une catastrophe. Nous pensons que les ressorts de la montre risquent de se casser, quelque chose comme ça. Nous n'imaginons pas ce qui va se passer.

Oh oh, Michel devient un peu flou, puis se met à disparaître. Je l'attrape pour essayer de le retenir. Eh, moi aussi je deviens flou, en commençant pas mes jambes, je ressens un petit picotement, et je disparaissais... Je m'évanouis, je perds connaissance.

Michel et moi

Quand je reviens à moi, je me sens encore flou, surtout dans ma tête. Je me souviens mal du passé récent. Il me semble que j'ai oublié des choses intéressantes et importantes. Je vois Michel à côté de moi, comme à travers un brouillard. Je le vois avec mon œil gauche, parce que mon côté droit n'a pas fini d'apparaître. On dirait un trucage de cinéma.

– C'est toi, Michel ?

– À ton avis ? Tu crois que je suis Tintin ? Milou ?

– C'était quoi, ça ?

– Ça quoi ?

– J'ai une sorte de vague impression que nous avons disparu et réapparu.

– Tu dis souvent des bêtises, mais là, c'est encore pire que d'habitude. T'as bu de l'alcool ? T'as reçu un coup sur la tête ?

Ma sensation de souvenirs flous et d'événement incompréhensible commence elle-même à s'effacer quand je remarque une chose bizarre.

– C'était le soir, non ? La nuit était tombée. Maman nous appelait à dîner. Et maintenant, il fait jour. Quelle heure est-il ?

– Je te le dirais si j'avais une montre. C'est idiot d'avoir des bracelets-montre, mais pas de montre. Demande l'heure à Maman.

– Elle est partie faire des courses rue Mouffetard, je crois.

– Ah zut, maintenant que tu en parles, ça me revient. Elle est partie chez le coiffeur et elle nous a demandé d'aller acheter du jambon et des petits pois rue Mouffetard, même qu'elle nous a dit d'écosser les petits pois. Elle a posé de l'argent sur le meuble dans l'entrée.

Nous allons rue Mouffetard. Au retour, pour changer un peu, nous passons par la rue Vésale.

– Regarde, Jean-Jacques, là.

– Quoi, là ?

– La boutique.

– Je sais pas où tu vois une boutique. C'est un débarras, ou peut-être une loge de concierge.

Michel et moi

– Mais non, tu vois bien que le vieux bonhomme est en train de réparer une montre. C'est un horloger.

– Ah tiens, tu as peut-être raison. Il a pas d'enseigne. Il doit pas avoir beaucoup de clients.

– Il a peut-être des montres pas chères à vendre.

Nous rentrons chez nous pour prendre les bracelets, puis nous frappons à la porte de la boutique qui ne ressemble pas à une boutique.

– Entrez, les enfants. Que puis-je faire pour vous ?

– Regarde, monsieur, nous avons des bracelets-montre, mais pas de montre. Ça coûte cher, une montre ?

– Il existe toutes sortes de montres. Fais voir tes bracelets... Dis donc, c'est de la peau de crocodile, et pas n'importe quelle peau. Magnifique ! On ne voit pas ça tous les jours. Écoutez ce que je vous propose, les enfants : je vous échange l'un de vos bracelets contre une belle montre.

Il nous reste un bracelet, et nous pourrions enfin savoir l'heure. Le bonhomme fouille dans un tiroir plein de vieilles montres.

– Celle-ci irait bien avec le bracelet. Elle est ancienne, mais elle marche. Qu'en pensez-vous ?

– Elle est en or ?

– Disons qu'elle est dorée.

– Ça te va, Michel ?

– Oui. Et toi ?

– Moi aussi.

– Bon. Je suppose que vous pas encore possédé de montre, à votre âge.

– Non.

– Mais vous savez lire l'heure.

– Euh, oui.

– C'est très simple. Ce petit bouton sert à remonter la montre. Vous entendez le tic-tac ? Vous devez la remonter tous les jours. Si vous ne la remontez pas, elle s'arrête. Dans ce cas, après l'avoir remontée, vous tirez le remontoir pour la remettre à l'heure. Vous voyez, quand le remontoir est tiré, il fait tourner les aiguilles. Attention : les

Michel et moi

aiguilles doivent tourner dans le sens du temps qui s'écoule, c'est ce qu'on appelle le sens des aiguilles d'une montre. Surtout, ne les faites jamais tourner en sens contraire. Le mécanisme est délicat. Cela pourrait provoquer une catastrophe. Vous avez bien compris ?

– Oui, monsieur.

Nous sommes très contents d'avoir une montre. Nous la portons à tour de rôle. Le jeudi, quand nous allons à la piscine, nous la laissons à la maison. Nous devons l'enlever, de toute façon, parce qu'elle n'est pas étanche, Nous avons peur de la perdre si nous l'enlevons à la piscine.

Quand nous revenons de la piscine, nous avons faim, nous mangeons des tartines beurrées, nous ne pensons pas à la montre. Quand nous y repensons, c'est déjà le soir.

– À ton tour de la mettre, Michel.

– Zut, elle est arrêtée.

– T'as qu'à la remonter.

– Il faut la remettre à l'heure, aussi.

Je vais dans la cuisine demander l'heure à ma maman.

– Elle dit que nous devons nous laver les mains et venir dîner.

– Et l'heure ?

– Sept heures et quart. Tu tires le remontoir...

– Voilà. Euh, mais là, il a dit de tourner dans le sens des aiguilles d'une montre.

C'est quel sens, déjà ?

– Comme ça.

Je décris un cercle avec mon doigt en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre. Comme je suis face à lui, il voit le sens contraire.

Malheur : il se met à tourner les aiguilles à l'envers. Aussitôt, il devient un peu flou, puis se met à disparaître. Je l'attrape pour essayer de le retenir. Eh, oh, moi aussi je deviens flou, en commençant pas mes jambes, ça me picote, et je disparaissais... Je m'évanouis, je perds connaissance. Quand je reviens à moi, je me sens encore flou, surtout dans ma tête. Je me souviens vaguement que nous devons nous laver les mains.

– Maman nous a appelés à dîner.

Michel et moi

– Quoi ? C'est même pas le soir.

– Oui, c'est bizarre. En plus, j'ai l'impression que j'ai déjà vécu cette scène.

– Remarque, j'allais te dire la même chose. Comme si j'arrivais presque à deviner ce qui va se passer.

– Je vais demander à Maman si c'est l'heure du dîner.

– Elle est pas là. Elle est partie faire des courses rue Mouffetard, je crois.

En vérité, je ne sais plus combien de fois nous avons revécu ces moments. Les premières fois, nous éprouvions une sensation trouble d'avoir déjà vu la même scène. À chaque fois, nous nous souvenions mieux de ce qui s'était passé. Nous avons fini par comprendre ce qui arrivait. Quand nous tournions les aiguilles dans le mauvais sens, le temps s'écoulait à l'envers, comme une rivière qui se mettrait à remonter à sa source d'un seul coup.

– Tu sais, Michel, la prochaine fois, quand nous rentrons de la rue Mouffetard, nous passons par la rue Poliveau. Comme ça, nous évitons la boutique et nous cessons de recommencer toujours la même histoire.

– Eh, je veux une montre, moi. Je ferai attention de ne pas tourner les aiguilles à l'envers, et voilà.

– Bon, d'accord. Regarde, cette fois je m'assois à côté de toi. Le sens des aiguilles d'une montre, c'est comme ça. Le sens contraire, comme ça.

– Oui, mais le remontoir, dans quel sens je le tourne ?

– Pareil : comme ça.

– J'ai compris. Maintenant que je sais, j'hésiterai plus. Je pense à quelque chose. Au lieu de tourner un petit coup et d'aller avant-hier, je pourrais tourner un grand coup à l'envers, et nous sauterions à l'époque des chevaliers. Ce serait rigolo, non ?

– Rigolo, ou alors pas rigolo du tout. Quand nous allons avant-hier, nous revenons au moment où nous sommes partis sans faire aucun effort. Il suffit de laisser le temps passer pendant deux jours. Si nous allons au moyen-âge, je me demande comment nous revenons. Nous devenons adultes au moyen-âge, nous mourons au moyen-âge.

– Tu crois ? Et maman, pendant ce temps ?

– Maman prévient la police : « Mes enfants ont disparu. Ils étaient dans leur chambre. Ils ont dû sortir pendant que je préparais le dîner dans la cuisine ». La police

Michel et moi

nous cherche dans toute la France. Ils ne font pas le rapport avec les deux vaillants chevaliers Michel et Jacquot dont parlent tous les livres d'histoire.

– Tu as raison. Je te promets de faire attention.

N'empêche qu'il oublie de remonter la montre quand nous partons à la piscine. Elle s'arrête comme d'habitude. Au moment de la remettre à l'heure, il oublie sa promesse. Il tourne à toute vitesse dans le mauvais sens.

Il devient flou, il commence à s'effacer, comme les autres fois. Malgré moi, tout en me disant que je devrais le laisser partir tout seul, j'essaie de le retenir, aïe ça picote plus fort, et je pars avec lui. Je ne sais pas comment il se serait débrouillé sans moi. Ce que je sais, c'est que ma maman m'aurait grondé : « Mais enfin, Jean-Jacques, tu as laissé ton frère sortir tout seul ? Et maintenant il a disparu ! »

Nous reprenons connaissance dans une prairie. Je ne suis pas très content.

– C'est malin. Tu m'avais promis de plus tourner à l'envers. T'en fais qu'à ta tête.

– Où sommes-nous, à ton avis ?

– La question, c'est plutôt : quand sommes-nous ?

– Au moyen-âge, tu crois ?

– Si tu vois des fils électriques, des voitures, un avion, alors non. Sinon, peut-être que oui.

– Je vois des moutons.

– T'as qu'à leur demander s'ils vivent au moyen-âge. Tu sais ce qu'ils vont te répondre ? Bêê, bêê, bêê.

– Et la fille, là-bas, à côté de l'arbre ?

– Ah oui. Allons-y.

C'est une fille de dix ou douze ans. Elle porte une longue jupe de laine rouge, une sorte de chemise de lin beige, des sabots. Les filles de notre temps portent des jupes plus courtes. Je ne sais pas trop comment l'aborder. Je ne peux pas lui demander si elle vit au moyen-âge. Elle vit au temps présent.

– Bonjour, mademoiselle.

– Ouh, vous m'avez fait grand peur, vous deux...

Je ne sais plus ce qu'elle a vraiment dit, depuis le temps. Je me souviens que j'avais du mal à la comprendre. Je devinais. Elle prononçait les mots de façon

Michel et moi

moyenâgeuse : « Vousse m'avèze faite grrande paourr, vousse deuze. » Je me suis efforcé de parler comme elle, pour faciliter la communication. Je vais faire comme si elle s'exprimait en français d'aujourd'hui, et nous aussi.

– ... Il n'y avait personne, et soudain vous êtes là. D'où venez-vous donc ?

– Nous venons, euh, de très loin.

– De Paris.

– Tu dis « de Paris » ? C'est un bien long voyage, assurément. Je n'ai jamais vu des habits comme les vôtres. Vos pourpoints de laine ont les couleurs de l'arc en ciel. Êtes-vous bien réels ? J'ai l'impression de vous voir en songe. Comment vous appelez-vous ?

– Michel.

– Jean-Jacques.

– Michel et Jacques ? Vous me faites penser à Saint Michel l'archange et Saint Jacques le bienheureux apôtre. Vous ne parlez pas de façon claire. J'ai cru entendre « Paris », mais vous avez peut-être dit « paradis ». Êtes-vous des saints du paradis ?

– Je ne sais pas. Je suis moi. Et toi, Michel, tu es un saint du paradis ?

– Je veux bien.

La fillette nous voit comme en songe parce que nous sommes restés un peu flous. Les premières fois que nous avons joué avec la montre, quand nous sautions jusqu'à l'avant-veille, nous devenions nous-mêmes deux jours plus tôt. Nous n'avions pas encore acheté la montre, et nous retournions chez l'horloger de la rue Vésale. Là, nous avons peut-être parcouru plusieurs siècles. Nous ne pouvons pas devenir nous-même trois cents ans plus tôt. D'ailleurs Michel porte toujours la montre au poignet.

– Et toi, comment tu t'appelles ?

– Jeannette. Il me semble que la lumière du soleil vous traverse un peu, comme elle le fait pour Michel l'archange et Jacques l'apôtre aux vitraux de notre église.

– Où est-elle, ton église ? Comment s'appelle ton village ?

– Vous êtes bien ignorants, pour des envoyés du ciel. Mon village s'appelle Domrémy. Bien jeunes, aussi. Aux vitraux de mon église, les saints sont des hommes et non des enfants. Si l'archange Michel était un enfant, il ne pourrait pas tuer le dragon.

Michel et moi

- Je tue un dragon, moi ? Ouah !
- Aux vitraux de ton église nous sommes des saints, mais au paradis nous sommes des petits anges.
- Les anges n’ont-ils pas des ailes dans le dos ?
- Avec les ailes, nous volions très lentement. Maintenant, nous avons ce petit machin accroché au poignet de Michel. Nous sautons d’un bout à l’autre du paradis en un rien de temps. Tu ne nous as même pas vus venir.

Quand la fillette a parlé du paradis et des vitraux de son église, je me suis douté de quelque chose. Quand elle a dit « Jeannette » et « Domrémy », j’ai compris qui nous avions rencontré. J’ai donné un coup de coude à Michel et j’ai murmuré :

- C’est Jeanne d’Arc.

En ce temps-là, on nous parlait des grands personnages de l’histoire de France à l’école primaire : Vercingétorix a été capturé par Jules César à Alésia, Clovis a été couronné par Saint-Rémi à Reims, Charlemagne a inventé l’école, Saint-Louis rendait la justice sous un chêne dans le bois de Vincennes.

Jeanne d’Arc entendait des voix qui lui disaient ce qu’elle devait faire. Eh bien, les voix, c’était nous. Du coup, je savais pourquoi nous étions arrivés là.

- Le ciel nous a envoyés parler à Jeannette, de Domrémy. Je t’ai demandé le nom de ton village pour vérifier que c’était bien toi. Nous avons des instructions pour toi.
- Pour moi ? La petite Jeannette ? Du ciel ?
- Pour toi, la petite Jeannette. Tu dois chasser les Anglais hors de France.
- Tu plaisantes, mon bon Saint Jacques. Je suis une pauvre fille qui ne sait mener guerre.
- Tu sais mener les moutons ?
- Assurément.
- Tu mèneras les soldats de la même manière.
- Je mène les moutons, mais je ne broute pas l’herbe avec eux. Tandis que si je mène les soldats à la bataille, je devrai me battre aussi. Ce n’est pas tâche pour une jeune fille que de tenir l’épée et la hache. Je sais carder et filer la laine de mes moutons, pétrir la pâte pour faire le pain, cuire les fruits pour préparer des confitures.

Michel et moi

– Si tu as appris à, euh, carder la laine, tu peux apprendre comment manier l'épée. Michel te montrera. Il a vaincu le dragon, tout de même.

– Ce petit gars manie l'épée ? Tu es moins haut qu'une épée, mon petit Michel. Tu ne ressembles vraiment pas à l'archange de l'église.

– Et toi, tu ressembles pas à ta statue.

J'ai donné un autre coup de coude à Michel. Il y avait une statue de Jeanne d'Arc juste en face de chez nous, au coin du boulevard Saint-Marcel et de la rue Jeanne d'Arc. Nous ne pouvions pas parler à Jeannette de sa future statue, bien sûr, ni lui dire que nous allions parfois au cinéma Jeanne d'Arc, qui se trouvait juste derrière la statue. Elle nous aurait pris pour des fous. Heureusement, Michel ne se donnait pas le mal de prononcer les mots avec l'accent du moyen-âge, donc Jeannette n'a pas compris ce qu'il disait.

Il faut que j'explique comment Michel se retrouve maître d'escrime, d'un seul coup. Le jeudi, qui était le jour de congé pour l'école, nous allions le matin à la piscine, l'après-midi dans un cinéma de l'avenue des Gobelins qui proposait des séances pour les enfants. Nous aimions bien les westerns, avec des cowboys et des Indiens. Et aussi les films de cape et d'épée, par exemple « Les Trois Mousquetaires ». Les mousquetaires portent une cape, une sorte de veste sans manches, et une épée. Tous les enfants ramassaient des branches avenue des Gobelins en sortant du cinéma, et nous nous battions comme des mousquetaires.

Nous avons trouvé Jeannette assise au pied d'un arbre. Il y a plusieurs branchettes bien droites par terre.

– Regarde, Jean-Jacques, ces deux-là. Elles iraient bien pour des épées de mousquetaires. Y'a qu'à enlever les feuilles.

– Mais non. Au moyen-âge, c'était pas pareil. Les chevaliers portaient des armures. Les épées étaient plus grosses, pour pouvoir casser une armure.

– Ah oui, et ils tenaient leur épée à deux mains. Comme dans *Ivanhoé*.

Ivanhoé, c'était un film qui se passait au moyen-âge.

Nous choisissons deux branches pas trop fines, que nous dépouillons de leurs feuilles. Puis nous nous battons pour montrer à Jeannette que cela n'a rien de compliqué.

Michel et moi

– En garde, beau chevalier !

J'avance et je donne un coup d'épée à Michel. Il tape mon épée avec la sienne pour détourner le coup. Puis il attaque à son tour, je pare le coup, je recule, j'avance.

Comme au cinéma, quoi. Je vois du coin de l'œil que Jeannette apprécie le spectacle.

Elle rit, elle crie, elle applaudit.

– À toi, maintenant, Jeannette.

Je lui donne mon épée. Michel se met en garde. Il est plus petit qu'elle, mais il s'est beaucoup exercé. Elle ne sait pas parer les coups. Il la touche facilement.

– Aïe, tu me fais mal. Tu me prends pour le dragon ? Si c'est comme ça, je joue plus, moi. Comptez pas sur moi pour chasser les Anglais. Vous avez qu'à y aller vous-mêmes. Et pourquoi j'irais chasser les Anglais, d'abord ? Je m'en fiche des Anglais. J'ai jamais vu aucun Anglais. Ici, c'est le duché de Bar. Des Français, j'en ai jamais vu non plus. À Neufchâteau, il y a des Lorrains. J'ai vu des Bourguignons. Vous avez rien de mieux à faire, au ciel, que de venir donner des coups de bâtons à une pauvre fillette ? J'aurai un bleu, c'est sûr. Si vous êtes pas contents que les Anglais soient en France, pourquoi vous les avez laissés venir ?

Elle déverse un torrent de paroles. Michel en est tout abasourdi. Elle en profite pour avancer et lui donner un grand coup d'épée. Si elle maniait une vraie épée plutôt qu'une branche, elle le couperait en deux du haut jusqu'en bas. Elle est pas si bête. Elle saura se battre contre les Anglais. Michel pare le coup avec son bras. La branche tape sur la montre. Nous sommes étonnés de voir que le choc déclenche le processus habituel : Michel devient flou et commence à disparaître. Je m'accroche à lui pour ne pas rester tout seul au moyen-âge. J'entends vaguement Jeannette se lamenter.

– En nom Dieu, qu'ai-je fait ! Bon Saint Michel, bon Saint Jacques, ne partez pas !

Nous sommes soulagés de reconnaître l'endroit où nous réapparaissons : notre chambre. Ma maman nous appelle.

– Vous venez dîner, oui ou non ? Ces deux petits diables me rendront folle.

– Nous ne sommes pas des petits diables, maman, mais des petits anges. C'est Jeanne d'Arc qui l'a dit.

– Si Jeanne d'Arc l'a dit, c'est sûrement vrai.

– Dis, maman, Jeanne d'Arc, elle a chassé les Anglais de France ?

Michel et moi

– Elle les a chassés quand ils assiégeaient Orléans et elle a emmené le dauphin à Reims. Il a été couronné roi et ensuite les Anglais sont partis. Ils ont quand même eu le temps de la brûler sur le bûcher à Rouen.

– Ah, tant mieux. J’avais peur qu’elle ait rien fait. Elle voulait plus. C’est parce que Michel lui a donné un coup d’épée. Tu aurais pu y aller plus doucement. Elle ne savait pas se défendre.

– D’abord je lui ai même pas fait mal. Elle est rusée. Elle a crié pour détourner mon attention et me transpercer. Un dauphin est devenu roi de France ?

– C’est pas un dauphin comme ceux que nous avons vus sur l’île aux dauphins. Le fils du roi s’appelait le dauphin.

– Si elle nous avait pas obéi, les Anglais seraient toujours là.

– Nous parlerions anglais.

– Ça ne serait pas plus mal, mes enfants. Il faudra que vous appreniez l’anglais, de toute façon. Dis donc, Michel, tu portes une montre, maintenant ? D’où vient-elle ?

– De chez l’horloger. Nous l’avons échangée contre un des deux bracelets.

– L’horloger ? Quel horloger ?

– Celui de la rue Vésale.

– Il n’y a pas d’horloger rue Vésale.

– Bien sûr que si. La preuve, c’est qu’il nous a donné cette montre. On le voit pas, parce que sa boutique est toute petite.

Après le dîner, dans notre chambre, je vois que Michel paraît triste.

– Tu t’amusais bien avec Jeannette, mon petit. Les vacances sont finies, et demain faut aller à l’école.

– C’est moche, dis, que les Anglais la brûlent. Nous pourrions y retourner et la sauver. Maintenant que nous savons comment revenir.

– Si quelqu’un l’avait sauvée, ça se saurait. Maman a bien dit qu’elle a brûlé.

– Nous nous cachons dans le bûcher. Quand ils mettent le feu, nous attrapons la main de Jeannette et nous tapons sur la montre pour partir tous les trois. À cause des flammes, ils verront pas qu’elle disparaît.

Michel et moi

– Hmm. Je dis pas non. Sauf que je sais pas comment nous ferions pour aller là-bas. Faudrait tourner le remontoir à l'envers juste exactement pareil. Tu te souviens comment tu l'as tourné ?

– En tous cas, je peux essayer.

– Normalement, c'est chacun son tour, donc c'est à moi de mettre la montre. Mais je risque de tourner le remontoir beaucoup plus. Imagine que nous arrivions à l'époque des dinosaures.

– Oh, ça me plairait bien.

– Non non, pense à Jeannette. C'est toi qui tournes.

– Eh, regarde la montre : y'a plus de remontoir. Le coup d'épée l'a cassé.

– Nous irons voir l'horloger demain en revenant de l'école. Il saura sûrement la réparer.

– Maman a dit qu'il y est plus.

Ma maman avait toujours raison. La petite boutique qui ne ressemblait pas à une boutique avait disparu.

4 Une planète inconnue

Nous faisons une chose bizarre dans la colonie de vacances de Mimizan-Plage, Michel et moi. Je veux dire que je la trouve bizarre en y repensant, parce que je ne ferais plus cela aujourd'hui : nous nous levions au milieu de la nuit pour aller dans la réserve de la cuisine. Il y avait un tonneau plein de sucre en poudre. Nous plongeons la main dedans et la ressortions pleine de sucre. Nous le lapions comme un chien ou un chat. Nous ne pensions même pas aux caries.

Nous ne pensions pas non plus à la chanson :

*Si tu y mets la patte, et ron et ron petit patapon, si tu y mets la patte,
tu auras du bâton, ron ron, tu auras du bâton.*

Une nuit, alors que nous revenions de notre expédition, une haute silhouette nous a barré la route. C'était Monsieur Daniel, le mari de Madame Christiane.

– Petits voyous ! Montrez-moi vos mains. On vole du sucre, hein ? Eh bien, je vais vous passer l'envie de voler du sucre, moi.

Il nous a donné une bonne fessée à chacun. Ouh ouh, aïe aïe. Quelle brute ! Nous n'étions pas fiers, ça non. Nous ne pouvions plus nous asseoir, tellement nous avions mal aux fesses. Nous n'avons plus jamais volé de sucre.

Nous avons pris l'habitude de nous lever la nuit, quand même, alors nous avons continué. Nous sortions de la colonie pour échapper à l'œil perçant et aux bras vigoureux de Monsieur Daniel. Nous franchissions la dune et nous nous promenions sur la plage. Nous aimions regarder les étoiles qui saupoudrent le firmament. Nous pouvions imaginer que nous les saisissions dans nos mains et que nous les lapions. Les rayons de lune dansent sur la crête des vagues pour nous accueillir. Des étoiles filantes brodent des liserés argentés sur l'habit de soie noire de la voûte céleste.

– Regarde, Michel, là-bas, la lumière.

– C'est loin. Y'a jamais personne sur la plage à cet endroit-là.

– Eh, qu'est-ce que c'est ? On dirait une explosion.

– Nous y allons ?

Michel et moi

En nous approchant, nous voyons un fantôme, une fusée et un perroquet. En nous approchant encore, nous découvrons que le fantôme est un vieux bonhomme portant une grande blouse blanche. Nous avons pris la blouse pour un drap. Des vieux bonshommes, nous en avons déjà rencontrés, mais c'était notre première fusée et notre premier perroquet.

L'homme en blouse blanche ne s'attendait pas à voir deux garçons en pyjama se promener sur la plage au milieu de la nuit.

- Tiens, tiens, des visiteurs.
- Tiens tiens, des petits beurres, dit le perroquet.
- Bonjour, monsieur. Je veux dire, bonne nuit. Tu lances une fusée ?
- On ne peut rien te cacher. Je viens d'essayer le moteur. L'explosion vous a réveillés, peut-être. Vous campez sur la plage ? Sur la dune ? Dans la forêt ? Vos parents vont s'inquiéter de ne plus vous voir.
- Vos parents vont se quitter à la foire, dit le perroquet.
- Nous venons de la colonie de vacances du Pylône. Tu la connais ?
- Non, je ne la connais pas. Comment vous appelez-vous ?
- Moi, Jean-Jacques.
- Moi, Michel. Je suis son petit frère. Et toi ?
- Je suis le professeur Tournebroche.
- Gros farceur Double croche, dit le perroquet.
- Drôle de nom.
- Mon vrai nom, c'est Tournesol, mais il y a un professeur Tournesol ridicule dans des illustrés, alors j'ai changé. Mon assistant s'appelle Coco.
- Où ça, un assistant ?
- Moi Coco, assistant à tout instant, clame le perroquet.
- Ton assistant est un perroquet ?
- Je lui ai tout appris. C'est lui qui pilotera le vaisseau spatial.
- Pourquoi c'est pas toi ?
- Je suis trop vieux. C'est un voyage difficile, qui peut durer des dizaines d'années. Je veux l'envoyer sur une autre planète. Il se débrouillera très bien. N'est-ce pas, Coco ?

Michel et moi

- Coco piloter la fusée. Larguer étage de lancement ! Allumer moteur à énergie sidérale ! Planète habitée à vue de nez ! Préparation atterrissage !
- Où elle est, l'autre planète ?
- Eh bien, là-haut, quelque part. Le vaisseau est équipé d'un appareil qui sait reconnaître les émissions de radio et de télévision. Si une planète est habitée par des créatures qui ont une civilisation comparable à la nôtre, avec des émissions de télévision, il la trouve.
- Coco va rencontrer des extra-terrestres ?
- T'as de la chance, Coco.
- Coco parler aux rats pas terrestres : « Coco venir de la planète par Terre ! Coco votre ami ami ! Coco aimer cacahuètes ! »
- Ils vont croire qu'il vient d'une planète de perroquets.
- Ah, tu as raison. Je n'y avais pas pensé. J'ai tout de même prévu d'envoyer des livres pour que les extra-terrestres comprennent qui nous sommes. Une encyclopédie, par exemple, et puis des livres d'images.
- Tu ferais mieux de nous envoyer nous. Tu es d'accord, Michel ?
- Oui, nous.
- Vous ? C'est dangereux. Que diront vos parents si vous ne revenez pas ?
- Oh, ma maman a l'habitude. Nous avons chassé le lion et le crocodile. Nous sommes allés au pays des dauphins, et aussi au moyen-âge. Nous n'étions pas sûrs de revenir.
- Ma foi, ce n'est pas une mauvaise idée. Je vais y réfléchir. Il faudrait que je rajoute deux couchettes dans le vaisseau et que je fabrique des casques d'hibernation pour vous.
- Des casques de hibernation ?
- J'en ai fabriqué un pour Coco. Un système magnétique agit sur son cerveau pour l'endormir et ralentir ses fonctions vitales. C'est comme un ours ou une marmotte qui hiberne. Le système le réveille dès que le détecteur a trouvé une planète habitée.
- Si ça dure dix ans, nous sommes adultes quand nous nous réveillons ?

Michel et moi

– Quand tu hibernes, tout est ralenti. Tu ne vieillis presque pas. Un tuyau te donne de l'eau sucrée à boire de temps en temps pour que tu restes vivant, mais tu ne grandis pas. Tu maigris un peu.

– Coco boire le tuyau sucré. Coco rester vivant de temps en temps. Coco aimer noix de cajou.

– Je préparerai tout demain. Revenez demain soir. Apportez des vêtements. Vous ne voulez pas vous présenter aux extra-terrestres en pyjama.

Nous sommes revenus la nuit suivante avec nos sacs à dos. Ils contenaient nos pyjamas et nos affaires de toilettes, bref tout ce qu'il fallait pour partir sur une autre planète.

Le professeur Tournebroche pose une échelle contre la fusée.

– Vous devez vous installer dans le vaisseau spatial, là-haut. En bas, c'est le module de lancement, une grosse fusée qui emmène le vaisseau jusqu'à l'espace. Coco le largue et il retombe dans l'océan. Pour se déplacer dans l'espace à la recherche d'une planète habitée, le vaisseau utilise un petit moteur de mon invention, qui concentre la lumière des étoiles.

– Il ne peut pas tomber en panne ?

– Vous ne risquez rien. Coco sait réparer toutes les pannes possibles.

– Coco réparer tout possible.

Nous montons à l'échelle. Coco n'a pas besoin de l'échelle : il vole jusqu'au vaisseau, tout simplement. L'intérieur du vaisseau n'est pas grand, mais nous ne sommes pas grands non plus. Un hublot ouvert sert de porte d'entrée. Nous devons nous tortiller pour glisser à l'intérieur. Deux couchettes placées côte à côte nous attendent. Coco ne dort pas sur une couchette, mais sur un perchoir, face aux commandes du vaisseau. Il y a des tas de boutons de toutes les couleurs. Le professeur a conçu des boutons légèrement creusés, que Coco peut enfoncer avec son bec.

Le professeur monte à l'échelle et passe la tête par le hublot.

– Les enfants, je vous apporte vos casques d'hibernation. Le bleu pour Jean-Jacques, le vert pour Michel.

– Moi, j'aimerais mieux le bleu.

Michel et moi

– Tu te souviens que je t’ai mesuré le crâne hier, Michel. Les casques sont réalisés sur mesure. Dès que Coco aura largué l’étage de lancement, il déclenchera l’hibernation. Prenez ces petits tuyaux dans votre bouche : ils vous alimenteront en eau sucrée une fois par semaine. Vous savez lire ?

– Moi, oui.

– Bien. Tu enseigneras la lecture aux extra-terrestres, Jean-Jacques, pour qu’ils puissent lire les livres. Et aussi à ton frère. Tout est prêt, Coco ?

– Tout prêt, patron. Après, partons ! Coco pas poltron.

– Alors je vous souhaite bon voyage.

Il referme le hublot. Nous l’entendons descendre l’échelle, puis retirer l’échelle. Coco enfonce un bouton.

– Coco allumer circuit principal : hop ! Coco allumer fusée : cinq, quatre, trois, deux, un, hop !

Il enfonce un autre bouton.

BRRRROOOM !

Quel bruit épouvantable ! Michel n’avait pas prévu ça. Il me serre le bras tellement fort que je ne sais pas si j’ai plus mal au bras ou aux oreilles. « Excusez-moi si je vous entends pas, messieurs et mesdames les extra-terrestres, je suis sourd. Ah non, je peux pas vous serrer la main, j’ai le bras cassé. » Notre cabine vibre comme si un géant la secouait. Je vois Coco, imperturbable, planter son bec dans divers boutons. Je ne suis pas si sourd que ça, puisque je l’entends.

– Coco larguer étage de lancement à l’instant : cinq, quatre, trois, deux, un, hop !
Coco lancer hibernation, attention : hop ! Coco dodo...

Je sens une sorte de chaleur dans mon casque. Quelqu’un me tire les cheveux et me masse le crâne. Le casque a des doigts ? Ensuite, je ne sens plus rien.

La douce voix de Coco me réveille. Une lumière semblable à celle d’un matin terrestre entre par le hublot.

– Debout là-dedans ! Planète droit devant. Capturé visions de télémission. Fini l’hypernatation. Coco commencer étude chimionique de l’atmosphère.

Je vois que Michel bouge et bougonne.

Michel et moi

- Faut déjà se lever ? J'ai encore sommeil, moi. C'est l'heure de la gymnastique dans la forêt ?
- Nous sommes pas à Mimizan. Tu te souviens pas ? Le vaisseau spatial. L'autre planète.
- Ah oui. Nous sommes arrivés ? Je peux enfin enlever ce casque qui me chauffe la tête.
- Tu vas bien ? T'as pas changé.
- Pourquoi j'aurais changé ?
- Nous avons dormi au moins dix ans, quand même, si j'ai bien compris ce que le professeur nous a dit. Trois ou quatre ans pour sortir du système solaire, trois ou quatre ans dans l'espace pour chercher la nouvelle planète, trois ou quatre ans pour s'en approcher.
- Ben moi, j'ai l'impression d'avoir dormi comme d'habitude, juste une nuit. Y'a quoi au petit déjeuner ?
- De l'eau sucrée.
- Coco content : atmosphère respirable. Coco déclencher ouverture du préparachute : cinq, quatre, trois, deux, un, hop !
- Regarde, Michel : le ciel est bleu comme chez nous.
- J'aurais bien aimé un ciel orange, pour changer un peu. D'ailleurs on le voit plus.
- Nous traversons un nuage, je pense. Ça ressemble à du brouillard.
- Eh, regarde : nous allons tomber dans la mer !
- Nous avons de la chance. Ça vaut mieux que de tomber sur des rochers pointus, ou au milieu d'un désert, ou dans le cratère d'un volcan en éruption.
- Et il y a une côte, là.
- Tant mieux. Imagine une planète avec un océan partout, sans aucune terre émergée, habitée par des pieuvres intelligentes. Nous serions bien embêtés.
- À quoi ils vont ressembler, les extra-terrestres, à ton avis ?
- Ce sera une surprise. À des fourmis géantes, peut-être.

Plouf !

Michel et moi

Le choc envoie au plafond tout ce qui peut bouger dans le vaisseau, à commencer par Michel et moi. Seul Coco reste solidement accroché à son perchoir.

– Et maintenant ? Nous nageons jusqu'à la côte ?

– Coco commencer analyse chimionique du liquide marin.

– Ah tiens, le professeur a tout prévu. Des fois que cette planète ait des océans d'acide sulfurique.

– Des océans de cidre de bique ?

– Acide sulfurique. C'est un liquide très dangereux, qui te change en bouillie.

– Coco analyse : eau salée pas bonne à boire. Coco préférer jus d'orange.

– Regarde ce que je propose, Michel : nous ouvrons les deux hublots et nous utilisons nos casques pour ramer. La côte n'est pas loin.

– Il faudrait décrocher le parachute, sinon il va nous freiner.

– Tu peux faire ça, Coco ?

– Coco décrocher préparachute.

Il donne un coup de bec sur un bouton, et hop !

Nous ouvrons les hublots et ramons avec les casques.

– Dis, Coco, tu peux nous remercier. Nous allons t'amener à la côte. Sans nous, je sais pas ce que tu aurais fait.

– Coco voliner.

– Ah oui, évidemment. T'es moins bête que t'en as l'air.

Nous arrivons à une petite plage. Nous sortons du vaisseau et le tirons hors de l'eau. Puis nous partons explorer la planète inconnue. Il y a du sable, de l'herbe, des arbres, des champs de blé, comme chez nous. Et puis même une route. Nous nous mettons à marcher sur la route.

– Elle doit bien aller quelque part.

– Regarde, Jean-Jacques, une voiture.

– Ils ont des voitures. C'est une civilisation avancée.

La voiture nous dépasse sans ralentir.

– Nous aurions dû faire des gestes pour l'arrêter. Nous devons parler aux extra-terrestres. Nous leur apportons des livres de notre planète.

Michel et moi

– J’ai vu l’extra-terrestre qui conduisait la voiture. Il ressemblait pas à une fourmi géante. Plutôt au maître-nageur de la piscine rue de Pontoise.

– J’aime mieux ça qu’une fourmi géante, tant qu’à faire. Oublie pas que nous allons sans doute passer le reste de notre vie sur cette planète. Eh, un camion !

Nous agitions les bras pour l’arrêter. Le chauffeur ouvre la porte et nous invite à monter.

– Où allez-vous, les enfants ? Vous avez un beau perroquet.

– Nous allons, euh... Nous voulons voir le chef de cette planète.

– Le chef de cette planète ? C’est un jeu ?

– Tu parles français.

– Eh bien oui, je parle français. Que voudrais-tu que je parle ? Chinois ?

– Elle ressemble à la nôtre, cette planète. Comment tu l’appelles, ta planète ?

– Vous posez de drôles de questions, vous deux. Je l’appelle la terre, évidemment.

– La nôtre aussi s’appelle la terre. Le détecteur a bien marché. Il a trouvé une planète qui est juste pareille que la nôtre.

– Alors comme ça, vous venez d’une autre planète. Cela fait longtemps que vous êtes arrivés ?

– Ce matin. Nous avons laissé notre vaisseau spatial sur la plage. C’est Coco qui pilotait.

– Coco piloter vaisseau spécial. Coco aimer noisettes.

– Un vaisseau spatial piloté par un perroquet. Et elle est loin votre planète, qui s’appelle aussi la terre ?

– Nous avons mis dix ans, quand même.

– Tiens donc. On dirait que vous avez moins de dix ans, pourtant, tous les deux.

– Nous étions en hibernation. Ça compte pas.

– J’ai dormi dix ans, mais ça a passé comme une nuit.

– Bon, c’est une belle histoire. Moi, je livre des choux fleurs à Quimper. Je vous dépose, mais je ne pense pas que vous trouverez le chef de la planète à Quimper.

– Où il est, le chef de ta planète ?

– Eh bien, je ne sais pas, moi. En Amérique, peut-être. Vous pourriez aller à Paris, pour commencer.

Michel et moi

– Nous aussi, nous avons une ville de Paris, sur notre planète, même que nous habitons à Paris.

– Et il y a un chef, sur votre planète ?

– Euh, ça, je sais pas.

– Vous avez peut-être faim, après avoir dormi pendant dix ans. Tenez, j'ai des galettes bretonnes.

– Merci, monsieur.

– Je vois que votre perroquet a faim aussi. Tiens, Coco. Je suis désolé, je n'ai pas de noisettes.

– Comment tu sais qu'il s'appelle Coco ?

– Tous les perroquets s'appellent Coco. Il a dit : « Coco piloter vaisseau. »

Le chauffeur nous dépose à Quimper.

– Regarde, Jean-Jacques. Les femmes, sur cette planète, elles ont de drôles de chapeaux. On dirait des tuyaux de cheminée.

– Et les restaurants, ils les appellent « crêperies ». Eh, tu vois ce qui est écrit sur ce panneau ?

– Ils ont la même écriture que nous ?

– G, a, r, e. Tu pourrais apprendre à lire, quand même. Allons à la gare. Il y a sûrement un train qui va à Paris.

Leur compagnie de chemins de fer s'appelle SNCF.

– Dis, Jean-Jacques, c'est quand même curieux, que tout soit pareil.

– Les deux planètes sont peut-être nées en même temps. Elles ont la même taille et la même apparence, comme des jumeaux. Ici, ils ont eu des dinosaures, comme nous, et des mammoths, des hommes des cavernes, et en fin de compte des gares et des locomotives. T'as vu le guichet, là ? Il faut acheter des billets de train. Je me demande comment nous allons faire.

– Tout est pas exactement pareil. Par exemple, les chapeaux-tuyaux que les femmes portent sur la tête. Et puis tous leurs perroquets s'appellent Coco. Peut-être qu'ils ont pas inventé l'argent et que les billets de train sont gratuits.

Michel et moi

– Et les jouets sont gratuits, aussi ? Montons dans un wagon. Quand le contrôleur nous demandera nos billets, nous dirons que nous n'avons pas d'argent parce que nous venons d'une autre planète. Il comprendra.

– J'espère qu'ils mettent pas les enfants en prison, sur cette planète.

– Coco pas aller en prison. Coco s'envoliner.

Il n'y a pas beaucoup de monde dans le train. Nous trouvons un compartiment vide. La nuit tombe. Nous sommes fatigués, après avoir passé dix ans dans l'espace. Nous nous couchons dans les filets à bagages, comme nous le faisons quand Madame Christiane réservait un wagon entier pour les enfants de la colonie. C'est plus confortable que de dormir sur les banquettes en bois.

Nous arrivons dans leur ville de Paris tôt le matin. Nous n'avons vu aucun contrôleur. Je pense qu'il est venu et n'a pas pensé à regarder en l'air, alors il a cru qu'il n'y avait aucun passager à contrôler dans ce compartiment.

La gare s'appelle Montparnasse, comme dans notre Paris.

– Regarde, Michel, ils ont un Cinéac, comme chez nous.

– Nous pourrions y aller.

– T'oublies que nous avons pas d'argent.

Nous allions de temps en temps au Cinéac de chez nous, parce que c'était le seul cinéma de Paris qui montrait des films le matin. En plus, il y avait souvent des petits films rigolos et des dessins animés.

En ce temps-là, la sortie de notre gare se trouvait boulevard du Montparnasse. Sur la nouvelle planète, pareil.

– Nous allons à droite ou à gauche ?

– Je vais demander à quelqu'un. Pardon, madame, nous voulons parler au chef de la planète.

– Le chef de la planète ? C'est moi.

– Je te crois pas.

– Eh bien, tu es perspicace. Pourquoi veux-tu lui parler, au chef de la planète ?

– Nous lui avons apporté des livres d'images. Nous venons d'une autre planète.

– Coco venir de la planète par Terre. Coco votre ami ami. Coco apporter des livres. Coco aimer pignons de pin.

Michel et moi

– Je ne sais pas qui est le chef de la planète, vois-tu. Votre perroquet est très mignon. Regarde, si vous partez jusqu’au bout du boulevard et ensuite vous allez tout droit et traversez la Seine, vous arriverez au palais de l’Élysée. C’est là que le président de la France habite. Il s’appelle Vincent Auriol. Il ne fait rien du tout, donc il aura peut-être le temps de vous recevoir.

– Merci, madame.

Nous parcourons quelques mètres dans la direction qu’elle nous a indiquée, et puis j’arrête Michel.

– Quand même, j’aimerais mieux aller de l’autre côté.

– Tu veux dire jusqu’au boulevard du Port-Royal et au boulevard Saint-Marcel ?

– Nous aurons toujours le temps de dire bonjour au chef de la planète. Je me demande qui habite au 68 boulevard Saint-Marcel sur cette planète.

– Au premier étage.

Nous partons en direction du quartier des Gobelins, celui où nous habitons sur notre planète Terre. Nous n’avançons pas vite, parce que nous nous arrêtons tous les dix mètres pour nous ébahir.

– Oh, regarde, le même marchand de jouets.

– Et la confiserie ! Si nous avons de l’argent, j’achèterais un Mistral gagnant, pour voir s’il a le même goût.

– Ils ont aussi une caserne de pompiers.

– Et le boulevard passe au-dessus de la rue Broca, pareil.

Nous arrivons enfin boulevard Saint-Marcel. Il y a la même boulangerie que sur notre terre au coin du boulevard et de la rue Scipion, et la même boulangère dodue. La grande porte de notre immeuble est éraflée exactement comme celle de l’autre immeuble. Nous sonnons à la porte du premier étage. Une sœur jumelle de ma maman nous ouvre.

– Jean-Jacques ? Michel ? Vous êtes rentrés ? Vous n’êtes pas à Mimizan ?

– Bonjour, madame. Je suis pas ton Jean-Jacques et mon frère est pas ton Michel. Ils sont sûrement à Mimizan, en train de faire sagement des pâtés de sable. Nous venons d’une autre planète.

– J’ai dormi pendant dix ans.

Michel et moi

– Coco piloter vaisseau spécial. Coco votre ami ami.

– Où avez-vous déniché cet oiseau ? Je sais que je peux m'attendre à tout avec vous. Je vais téléphoner à Madame Christiane.

Elle va dans la salle à manger, où se trouve le téléphone. Comme chez nous, d'ailleurs. Nous l'entendons vaguement parler. Nous explorons l'entrée de l'appartement.

– Regarde, Jean-Jacques, ils font les mêmes tableaux affreux sur cette planète que chez nous.

– Nos livres d'image ne vont pas les étonner beaucoup, si tout est pareil.

La dame qui ressemble à ma maman comme deux gouttes d'eau revient.

– Madame Christiane m'a confirmé que vous êtes partis. Elle s'apprêtait à alerter la gendarmerie.

– Ah, je comprends. C'est pas nous, madame, c'est tes enfants. Ils ont rencontré le professeur Tournebroche de cette planète et ils sont montés dans son vaisseau spatial avec le Coco d'ici. À l'heure qu'il est, ils sont sur notre planète, en train de parler à notre maman, qui n'y comprend rien.

– Oui, eh bien moi, je ne vais même pas chercher à comprendre. Au fait, comment êtes-vous arrivés à Paris ?

– Nous avons pris le train à Quimper.

– Nous avons dormi dans les filets. Y'a même pas eu de contrôleur.

– Et comment êtes-vous allés de Mimizan à Quimper ?

– En fusée, tiens !

– Puisque vous vous appelez aussi Jean-Jacques et Michel, et puisque les miens sont partis sur une autre planète, je vous adopte. Vous allez commencer par prendre un bon bain. Voyons, il faut que je trouve quelque chose à manger pour le déjeuner. C'est que je n'avais pas prévu votre retour, moi. Ah, je sais : je vais plumer votre perroquet et le mettre à la casserole avec du thym et du laurier.

– Pas plumer Coco. Pas mettre Coco à la casserole. Coco s'envoliner.

Il est sorti par la fenêtre sans même dire au revoir.

5 L'anniversaire du prince

Je prends le métro ou l'autobus. Ma voiture, je la sors du parking deux ou trois fois par an. Tout ce que je lui demande, à ce moment-là, c'est de m'emmener là où je veux aller. Je ne lui demande pas de rouler vite, ni d'être belle.

Ce qui est bizarre, c'est que j'aimais beaucoup les voitures quand j'étais petit, et Michel aussi.

Il n'y avait presque pas de voitures, en ce temps-là. Les gens étaient trop pauvres pour en acheter. Ils pouvaient juste en rêver. Même les pauvres ont le droit de rêver. Quand un constructeur présentait une nouvelle voiture, tout le monde en parlait. Michel et moi, nous en parlions et en rêvions, comme tout le monde. Chaque année, nous allions au salon de l'auto admirer les nouveaux modèles.

Nous connaissions toutes les marques et ça, c'était fortiche, parce qu'il y avait beaucoup plus de marques qu'aujourd'hui. Voyons, je vais essayer de me souvenir... Il y avait Renault, Peugeot et Citroën, déjà, comme aujourd'hui. Simca, Panhard, Ford, Delahaye, Delage, Hotchkiss, Et ça, c'est juste les marques françaises. En Angleterre, il y avait Austin, Morris, Riley, Wolseley, Hillman, Triumph, MG, Daimler, Rover, Jaguar... Bon, je renonce à énumérer les marques allemandes, italiennes et américaines.

Ma maman nous donnait un peu d'argent de poche pour acheter des bonbons à la confiserie. En argent d'aujourd'hui, quelque chose comme dix centimes d'euro par semaine. Nous pouvions acheter des boules à un centime, ou bien un chewing-gum à dix centimes par semaine, ou un Mistral gagnant à vingt centimes une semaine sur deux. En nous privant de bonbons pendant trois mois, nous pouvions nous offrir une petite voiture Dinky Toys.

Un jeudi matin, en allant à la piscine de la rue de Pontoise, nous nous arrêtons devant le magasin de jouets de la rue Monge. C'est le grand jour : nous avons

Michel et moi

économisé de quoi acheter une voiture. La marchande nous connaît : elle nous voit tous les trois mois.

– Bonjour, les enfants. Comment allez-vous ? Attendez, je vais sortir les voitures.

– T’as une Hotchkiss-Grégoire ?

– Ah non, je n’ai pas ça.

– Nous l’avons vue au salon de l’auto.

– C’est possible, mais moi je ne l’ai pas. Le dernier modèle que j’aie reçu, c’est la nouvelle Panhard, la Dyna Z.

– Montre... C’est pas aussi bien qu’une Hotchkiss-Grégoire, mais c’est mieux que rien.

– Sinon, j’ai l’Aronde Simca.

– Nous l’avons déjà, l’Aronde. Tu nous l’a vendue la dernière fois. Ça te va, Michel, la Dyna Z ?

– Oui. Elle était aussi au salon de l’auto.

Nous achetons la nouvelle Panhard. Michel range la boîte dans son sac à dos.

Nous avons fait de grands progrès en nageant avec les dauphins. Le maître nageur de la piscine dit que nous pourrions bientôt passer notre brevet de deux mille cinq cents mètres. Nous nageons mille cinq cents mètres, pour nous entraîner. Cela prend une heure, peut-être.

En revenant de la piscine, nous sommes surpris par un orage. Nous sommes rue Geoffroy Saint-Hilaire, à l’endroit où il y a les beaux immeubles qui donnent sur le jardin des Plantes. Nous nous réfugions sous le porche de l’un des immeubles.

– Regarde, Michel, une Rolls-Royce.

– Ouah ! J’en ai vu au salon de l’auto, mais jamais en vrai.

Une Rolls-Royce, c’est une voiture anglaise très luxueuse et très chère. Les rois et les reines ont toujours des Rolls-Royce. Nous pouvons la contempler d’autant mieux qu’elle s’arrête devant la porte. Le chauffeur en sort. Il porte un uniforme avec des boutons dorés. Il vient vers nous.

– Vous être deux enfants ?

– Euh, nous sommes deux enfants, ça oui.

– Venir vite. Déjà le grand retard.

Michel et moi

Il parle avec un gros accent anglais. Il ouvre la porte arrière de la Rolls Royce et nous fait signe d'entrer. Nous sommes enchantés. Au salon de l'auto, on peut s'asseoir dans la nouvelle Renault, mais pas dans une Rolls Royce.

– C'est confortable.

– Tu entends le tic-tac ?

– Quel tic-tac ?

– On dit que dans une Rolls Royce, le seul bruit qu'on entend, c'est le tic-tac de l'horloge.

– T'as vu, devant, ils ont mis un drapeau anglais.

– Dis, msieu, où qu'on va ?

– Eh bien, nous aller l'aéroport Orly. Ils envoyer l'avion spécial pour vous, avec la gouvernante.

– À l'aéroport ? Un avion ? Ça c'est chic.

Nous ne mettons pas longtemps pour arriver à Orly. Comme je l'ai dit, les voitures étaient peu nombreuses en ce temps-là. Le mot « embouteillage » n'existait pas encore. Un bouchon, c'était un truc en liège qui fermait les bouteilles. La voiture s'arrête devant une grille, un peu à l'écart de l'aérogare. Un employé de l'aéroport nous ouvre.

Une dame vient à notre rencontre. Elle ressemble à Mme Martinet, qui nous enseigne le piano. Le chauffeur nous dit au revoir.

– Elle la gouvernante. Je laisser vous.

– Rouperte ? Dgilles ? I'm Mildred. Hurry up.

Nous n'y comprenons rien. Elle parle anglais, je pense. D'ailleurs elle nous emmène vers un avion qui porte un drapeau anglais, comme la Rolls Royce. Sauf qu'il est peint sur la carlingue, tandis que pour la voiture c'était un drapeau en tissu accroché à une hampe.

Michel a l'habitude de me suivre. Il prend les choses comme elles viennent. Moi, je dois veiller sur lui. J'examine la situation.

– Je crois qu'elle a dit Rupert et Gilles. Ce sont les prénoms des enfants qu'ils sont allés chercher rue Geoffroy Saint-Hilaire. Et elle, peut-être qu'elle s'appelle Mildred.

– Alors, où ils sont, ces enfants ?

Michel et moi

– Ils sont toujours rue Geoffroy Saint-Hilaire, sous le porche, à attendre la Rolls Royce. Ils commencent à s'impatienter. Gilles a envie de faire pipi.

– Moi aussi, j'ai envie.

– Nous montons dans l'avion. Il y a sûrement des toilettes.

– Eh, dans la Rolls Royce, j'ai regardé, y'en avait pas.

Nous n'avons jamais pris l'avion, ni même jamais vu un avion de près. Il a la taille d'un petit autobus, avec quatre fenêtres de chaque côté. Chaque aile porte un gros moteur à hélice. La cabine contient huit sièges, un par fenêtre. Une allée sépare les deux rangées de sièges.

La gouvernante nous baragouine je ne sais quoi. Je lui dis que mon frère veut faire pipi. Elle paraît étonnée que nous ne parlions pas anglais. Elle comprend le mot pipi, quand même, et montre à Michel une porte à l'arrière. Quand il revient, il m'encourage à aller voir.

– C'est tout petit, juste la bonne taille pour des enfants. Les adultes, je me demande comment ils se débrouillent.

– Dis, tu te souviens de ce que nous faisons quand nous rentrons à la maison après la piscine.

– Nous mangeons une tartine.

– Toi, tu penses qu'à manger. Nous allons dans la salle de bains accrocher nos serviettes et nos maillots sur le séchoir. Si nous les laissons dans nos sacs, ils vont pourrir.

Je sors nos maillots de bain et nos serviettes de nos sacs et j'explique par gestes à la gouvernante que nous voulons les mettre à sécher. Elle paraît de plus en plus étonnée. Elle n'a peut-être jamais vu des maillots de bain en laine. Elle les emporte dans les toilettes.

Les deux pilotes sont assis tout devant, dans une petite cabine. Ils appuient sur des boutons comme Coco le perroquet quand il pilotait le vaisseau spatial. Les deux moteurs se mettent à tourner en rugissant comme des lions. Mildred attache nos ceintures. L'avion roule sur la piste, vite, de plus en plus vite, et hop ! Il décolle et s'élève dans le ciel.

Michel et moi

– Regarde, Michel, les voitures sur la route. Elles sont encore plus petites que des Dinky Toys.

– Y'a aucune voiture de mon côté. Je vois des champs et une forêt. Nous allons où, à ton avis ?

– Eh bien, en Angleterre. T'as vu le drapeau anglais sur l'avion.

– Ils vont nous ramener chez nous pour le dîner ?

– Je sais pas. Rupert et Gilles devaient peut-être passer une semaine chez leur grand-mère, ou aller dire bonjour à la reine. Nous verrons bien.

– Ils ont une reine ?

– Depuis l'an dernier. Elle s'appelle Élisabeth.

La gouvernante nous examine comme des bêtes curieuses. Je crois qu'elle se doute de quelque chose. Elle va devant et revient avec le pilote, ou le copilote. Il connaît un peu notre langue.

– Elle demander si vous être Roupert et Dgilles.

– Ben oui.

– Elle demander pourquoi écrit sur vos sacs « Djinn-Djak Griffé » et « Maïkel Griffé ». Qui être Djinn-Djak et Maïkel Griffé ?

– Jean-Jacques et Michel comment ?

– Griffé.

– Ah mais oui. Je les connais. Ils habitent près de chez nous. Ils font de la trottinette boulevard Saint-Marcel. Ce sont des voyous.

– Des vilains garnements. Surtout Jean-Jacques, le plus grand. C'est le roi pour les bêtises. Il est très bête et très méchant.

– Le petit, Michel, est encore pire. Comme il a l'air gentil, on se méfie pas.

– Mais pourquoi leurs noms écrits sur vos sacs ?

– Vous êtes sûr ? Ah tiens, oui. Je sais : je les ai vus à la piscine, ces deux-là. Nous avons dû échanger nos sacs par erreur.

Je vois bien que la gouvernante n'en croit pas un mot. Elle hausse les épaules. L'avion ne fait pas demi-tour, heureusement.

Il atterrit au bout d'une heure ou deux. Au moment où nous sortons, Michel se précipite dans les toilettes

Michel et moi

– Encore pipi ?

– Non : nos maillots !

Ils sont presque secs. Une heure ou deux, pour des maillots en laine, ça ne suffit pas.

Une autre grande voiture nous attend. Ce n'est pas une Rolls Royce, mais une Daimler. Mildred monte avec nous. Elle parle au chauffeur, qui écarquille les yeux. Il se retourne pour mieux nous voir. Eh, regarde devant toi ! Il conduit du mauvais côté de la route, en plus, mais il a l'air de savoir ce qu'il fait.

Au bout d'un moment, la voiture quitte la route principale et s'engage sur une allée bordée par de grands arbres. Des gardes en uniforme ouvrent une grille pour nous laisser passer. Nous parcourons plusieurs kilomètres sur l'allée avant de nous arrêter au milieu d'une cour aussi grande que la place de la Concorde, entourée sur trois côtés par un immense château. Mildred nous emmène dans une salle du château. Une femme qui paraît un peu plus jeune que notre maman entre par une porte-fenêtre donnant sur un jardin. Mildred lui parle longuement en anglais. Comme le chauffeur de la Daimler, cette femme paraît étonnée, mais elle sourit et finit même par éclater de rire. Ouf, elle parle français.

– Bonjour, les enfants. Je m'appelle Élisabeth. Vous n'êtes pas Rupert et Jill, n'est-ce pas ?

– Euh, moi c'est Jean-Jacques.

– Et moi Michel.

– Bienvenue à Windsor, Jean-Jacques et Michel. Le chauffeur a dû se tromper, à Paris.

– Nous étions dans la maison pour nous abriter de la pluie. Il a demandé : « Vous êtes deux enfants ? », alors nous avons répondu oui.

– Je comprends. Il ne savait pas qui il allait chercher, je suppose. Parce que Jill, c'est une fille. Et toi, Michel, on voit bien que tu n'es pas une fille. Mildred était embarrassée quand elle vous a accueillis à l'aéroport. Elle a d'abord pensé que Jill était ce genre de fille que l'on appelle « garçon manqué », puis elle s'est dit que Jill était malade, peut-être, et que Rupert avait un petit frère qui la remplaçait. Elle vous a

Michel et moi

interrogés, mais vous ne parlez pas anglais et elle ignore le français. Elle trouvait aussi que vous n'étiez pas vêtus pour un anniversaire.

– Nous venions de la piscine.

– Mildred m'a parlé de vos maillots de bain en laine.

– C'est l'anniversaire de qui ?

– De Charles, mon fils. Il a cinq ans. Vous êtes plus vieux que Rupert et Jill, j'ai l'impression.

– Moi j'ai neuf ans.

– Et moi sept.

– Il y a des enfants de six et sept ans ici. Vous allez vous amuser avec eux. Venez dans le jardin.

Elle nous présente à Charles, à sa petite sœur Anne, qui a trois ans, et aux autres enfants. Ils ont tous de beaux vêtements propres et bien repassés. Les filles portent des robes de soie ornées de dentelle.

– Regarde, Jean-Jacques, un manège.

– Ils l'ont installé juste pour l'anniversaire.

– Moi, j'aimerais bien en avoir un pour mon anniversaire. Tu viens faire un tour ?
Je n'allais pas dire non, mais Élisabeth nous appelle.

– Venez, Jean-Jacques et Michel. C'est le moment de la course en sac.

Il faut mettre les deux jambes dans un sac et aller le plus vite possible en sautant à pieds joints. Les autres enfants n'ont pas compris que c'est une course. Ils croient qu'ils participent à un concours de chutes. C'est boum, et boum badaboum, aïe, ouille et ouiiiiin de tous côtés. Nous gagnons facilement, Michel et moi. Je l'emporte d'une courte tête parce que j'ai des jambes plus grandes. Élisabeth nous félicite.

– Vous sautez comme des kangourous. Vous avez souvent des courses en sac dans votre école ? Vous êtes de vrais champions.

– Je connais aucun kangourou. C'est les dauphins qui nous ont appris à nager et à sauter comme si nous avions une seule jambe.

– Ils allaient beaucoup plus vite et plus haut que nous, en fait.

– Les dauphins ? Vraiment ?

Nous racontons notre séjour dans l'île des dauphins.

Michel et moi

– Alors Delphine enlève sa chemise de nuit et ensuite elle enlève sa peau, et sous sa peau de femme c'est un dauphin...

Élisabeth appelle les autres enfants et leur traduit ce que nous disons. Ils écoutent bien sagement, et même bouche bée, surtout quand nous racontons la grande bataille entre les requins et les dauphins.

– Les dauphins crient « Picouik ! Picouik ! », ça veut dire : « Requins ! Requins ! » Ils mettent les petits dauphins à l'abri dans la grotte. Ils se précipitent à plusieurs sur un requin pour le jeter sur la rive. Une fois échoué, il étouffe et il meurt, parce que c'est un poisson qui respire dans l'eau.

Nous prononçons quelques phrases en langue dauphin.

– « Likicouli kikilik », ça veut dire « Bonne pêche ! » Ils utilisent ces mots pour dire bonjour et au revoir.

Les parents et les gouvernantes qui sont là écoutent aussi. La grand-mère de Charles, qui s'appelle Couine Meum, comprend le français. J'ai l'impression que notre histoire lui plaît beaucoup.

Quand Élisabeth traduit, j'apprends deux mots anglais : dauphin et requin se disent « dolfine » et « shaak ». Il me vient une idée.

– Dis, Élisabeth, nous pourrions jouer aux dolfines et au shaaks. Il faut diviser les enfants en deux groupes. La grande pelouse, là, ce serait le lac des dolfines. Alors les enfants du groupe des dolfines se promènent sur la pelouse. Soudain, les shaaks attaquent en arrivant entre ces deux arbres. Les dolfines, ils ont un foulard dans le dos.

– Comme les contrebandiers à Mimizan.

– Mimizan ?

– C'est un village près de Bordeaux où il y a une colonie de vacances. Nous y allons en été. C'est madame Christiane, la directrice, qui a inventé le jeu des douaniers et des contrebandiers.

– Tu devrais envoyer Charles et Anne à la colonie de Mimizan. C'est drôlement bien.

– Tu glisses le foulard dans un passant de ceinture, ou tu le coinces entre le pantalon ou la jupe et le dos. Quand un requin attrape le foulard d'un dolfine, le

Michel et moi

dolfine est mort. Il va près de l'arbre, là. Quand les dolphins arrivent à sortir un shaak de la pelouse, il ne peut plus respirer et il meurt.

Élisabeth explique les règles aux enfants. Nous l'aidons un peu. Nous avons compris que « You, here », et « you, there » signifient « toi, ici » et « toi, là ».

Mildred et d'autres personnes apportent des foulards. Les enfants courent, crient, rient, comme à Mimizan. Tantôt les requins gagnent, tantôt les dauphins. À la fin, ils sont tous bien essoufflés et bien rouges. La course et le jeu nous ont mis en appétit. C'est vrai que j'ai mangé plusieurs dauphins, mais j'ai encore faim. Ça tombe bien : c'est l'heure du goûter. Sur une table d'un kilomètre de long, ou peut-être cent mètres, il y a des petits gâteaux bizarres appelés scones et crumpets, des sucres d'orge, des fruits confits, des pots de confiture, des bouteilles de jus d'orange, des théières, et un énorme gâteau d'anniversaire dans lequel cinq bougies sont plantées. Le mari d'Élisabeth, un homme très grand appelé Philippe, allume les bougies.

Après avoir soufflé les bougies, Charles ouvre ses cadeaux. En anglais, il s'appelle Tchaalz. Il aime les animaux en peluche : il en a reçu au moins dix, tous presque aussi grands que des vrais, enfin sauf les éléphants et les girafes. Philippe, son père, admire une petite voiture.

– Jolly good ! C'est la Dyna Z, la nouvelle Panhard.

Ce Michel, quel as ! Il s'est éclipsé pendant que je courais après les dauphins. Il est allé chercher la voiture dans son sac à dos. Nous avons renoncé aux bonbons pendant trois mois et nous n'aurons même pas joué avec notre Panhard une seule fois. D'un autre côté, pour les sucreries et les bonbons, nous nous rattrapons.

Élisabeth a deviné qui a offert la Panhard. Elle nous remercie.

– Vous êtes de gentils garçons. Tchaalz, viens dire merci.

– Meurci, Djon-djak, meurci Maillequelle.

La fête s'achève. Tous les enfants ont reçu des cadeaux. Élisabeth nous donne deux petits livres.

– Les enfants qui savent déjà lire reçoivent des livres. Ce sont des histoires de Peter Rabbit, c'est-à-dire Pierre Lapin. Vous pourrez apprendre l'anglais en les lisant. Vous qui avez appris la langue des dauphins, vous trouverez l'anglais très facile.

– Dis, Élisabeth, je voulais te demander quelque chose. Tu portes pas ta couronne ?

Michel et moi

– Je l’ai portée pour mon couronnement, et ensuite une ou deux fois, pour des cérémonies officielles. C’est une vieille chose qui ne convient pas à la vie moderne.

– Tu pourrais la remplacer par une couronne moderne, avec une pile électrique et des petites lampes qui clignotent.

– C’est une excellente idée. Je vais le suggérer au premier ministre.

Nous remontons dans la Daimler avec Mildred, puis dans l’avion. La Rolls Royce nous attend à Orly. Mildred dit quelques mots en anglais au chauffeur. Son ton est aussi coupant que mon couteau Opinel. À force d’entendre parler anglais toute la journée, je comprends très bien ce qu’elle dit. Je le traduis à Michel.

– Vous n’êtes qu’un âne bête, James. Vous avez embarqué deux garçons français à la place d’un garçon anglais et de sa sœur.

– C’est impossible. Je suis allé à l’adresse que vous m’avez donnée.

– Ils n’étaient pas très contents, là-bas, mais en fin de compte les deux garçons ont mis un peu d’animation et la fête était moins ennuyeuse que d’habitude. Sa Majesté s’est bien amusée, il me semble, et Couine Meum encore plus.

– Dans ce cas, vous pouvez me remercier.

Le chauffeur ouvre la porte arrière de la Rolls Royce.

– Quelle adresse je conduire ces messieurs ?

– Soixante-huit, boulevard Saint-Marcel, James.

– Ainsi, vous n’être pas les deux enfants.

– Non, nous sommes deux éléphants.

Notre absence n’a pas inquiété ma maman.

– J’ai pensé que vous aviez rencontré un copain à la piscine et que vous étiez allés chez lui. J’ai gardé le dîner au chaud.

– Nous n’avons pas très faim. Nous avons mangé chez la reine d’Angleterre.

– Chez la reine ? Tiens donc.

– C’était l’anniversaire de Tchaalz. Ça tombait bien, nous avons acheté la nouvelle Panhard. Michel la lui a donnée comme cadeau.

– Nous y sommes allés à la place de Rouperte et Djill. Ils attendent toujours la Rolls Royce rue Geoffroy Saint-Hilaire.

Michel et moi

- Ou peut-être qu'ils sont rentrés chez eux à l'heure qu'il est. Ils sont en train de jouer avec la boîte de Meccano qu'ils devaient offrir à Tchaalz.
- Il est trop petit pour jouer au meccano.
- Nous avons fait sécher nos maillots de bain dans les toilettes de l'avion.
- Vous avez pris l'avion pour aller chez la reine, si je comprends bien.
- Tu nous crois pas ?
- Si vous êtes allés chez les dauphins et chez Jeanne d'Arc, vous avez pu prendre l'avion pour rendre visite à la reine. Avec vous deux, je ne m'étonne de rien.
- T'avais qu'à regarder par la fenêtre. T'aurais vu la Rolls Royce.

6 Les quatre Zours

Tout le monde connaît l'histoire de Boucles d'or et des trois ours. Les ours parlent, dans cette histoire. *Quelqu'un a goûté ma soupe ! Quelqu'un a mangé toute ma soupe !* Ça n'existe pas, des ours qui parlent. Moi, je vais raconter une aventure qui nous est vraiment arrivée, à Michel et à moi.

Nous passons nos vacances dans la colonie du Pylône à Mimizan-Plage, Michel et moi. Pourquoi ça s'appelle Mimizan-Plage ? Mimizan, c'est parce qu'ils font un fromage qui ressemble moitié à de la mimolette, moitié à du parmesan. Plage, c'est parce qu'il y a une grande plage. Nous passons des heures à construire des châteaux de sable et à jouer aux billes. En été, nous pouvions aussi nous baigner, en faisant bien attention aux grosses vagues. Quand nous y allions pour les vacances de Pâques, l'eau était trop froide, brr, alors nous partions souvent nous promener dans la forêt. C'est la forêt des Landes, une forêt immense, la plus grande de France. Elle est si grande, si grande, que personne ne l'a jamais explorée en entier.

Un jour que nous nous promenions dans la forêt avec les autres, Michel et moi, nous avons pris du retard je ne sais plus pourquoi. Michel était inquiet.

– Nous sommes perdus ?

– Bien sûr que non. J'ai semé des petits cailloux, donc nous pouvons retrouver le chemin.

– Pour de vrai ?

– Mme Christiane a dit que nous allions au lac d'Aureilhan. Je connais un raccourci, nous allons les rattraper.

Dans cette forêt, il y a des millions de pins. Je le connais, ce grand-là, qui monte tout droit comme un mât de navire. Euh, peut-être que c'est un autre. Et ce tordu, qui suinte des perles de résine ? Ils se ressemblent tous. Les chemins se ressemblent aussi. Nous nous sommes écartés du chemin sans nous en apercevoir, si ça se trouve, ou bien ce n'est pas le bon chemin. En tout cas, je ne vois aucun lac.

Michel et moi

- Eh, Jean-Jacques, nous sommes perdus ?
- Regarde, là-bas, une maison. Nous allons leur demander où est le lac d’Aureilhan. Bizarre : j’ai l’impression que c’est une maison en pain d’épices et en sucre d’orge.
- Avec une vilaine sorcière qui veut nous manger ?
- J’ai mon couteau, nous ne risquons rien.
- La sorcière, elle a des pouvoirs magiques, alors ton couteau ça suffit pas.
- Bon, les sorcières, ça n’existe pas, les maisons en pain d’épices non plus. C’était une blague.
- Dommage, parce que je commence à avoir faim.
- En nous approchant, nous voyons que c’est une belle maison en bois, couverte d’un toit de bardeaux. Pas des barres d’eau. Des bardeaux : des tuiles de bois.
- Deux petites filles sont assises sur les marches du perron de bois. L’une a des belles boucles blondes. Quand le soleil les éclaire, elles brillent comme de l’or. L’autre est toute rouge. Elle porte des sandales rouges, une robe rouge, une veste à capuche rouge. Ses pommettes sont rouges et ses cheveux aussi.
- Eh, les filles, vous savez où est le lac d’Aureilhan ?
- Le lac d’Orient ? Jamais entendu parler.
- Comment vous vous appelez, les garçons ?
- Jean-Jacques.
- Michel.
- Moi, c’est Bouclette.
- Et moi, Cerise. Vous voulez que je vous dise un truc bizarre ? Bouclette et moi, nous vivons dans cette forêt depuis longtemps, mais je ne l’avais jamais rencontrée. Vous non plus, je ne vous ai jamais vus. Vous habitez où ?
- Dans la colonie de vacances du Pylône.
- Jamais entendu parler.
- À Mimizan-Plage.
- Non plus.
- Dis, Cerise, t’as des choses à manger, dans ton panier ?
- Un gâteau, de la crème fraîche, des oranges.

Michel et moi

- Moi, j’ai drôlement faim.
- Je peux pas t’en donner. C’est pour ma grand-mère, qui est malade. D’ailleurs, je dois y aller. Tu viens avec moi, Bouclette ?
- Ah, okay d’accord, c’est bon. Vous avez très faim, les garçons ?
- Michel a toujours faim.
- C’est la maison des Zours, ici. Ils sont partis se promener, mais ils laissent la porte ouverte. Il y a toujours des bonnes choses à manger dedans.
- Des ours ? Nous mangeons les bonnes choses, et ensuite les ours nous mangent.
- Mais non. Pas des ours. C’est une famille qui s’appelle Zours. Ils sont très gentils.

Les fillettes s’en vont et nous entrons dans la maison. Pas la peine d’aller chercher dans les placards ou le réfrigérateur : trois grands bols de soupe aux légumes sont posés sur la table.

- Je vais faire pipi, me dit Michel. Mange pas tout.

Je goûte la soupe du premier bol. Ouh, aïe ma langue – trop chaude ! Celle du second bol – beh, trop froide... Celle du troisième – aah, ni trop chaude ni trop froide, juste comme il faut.

Je veux en garder la moitié pour mon frère, mais elle est trop bonne. Une soupe comme celle-là, quand on commence on ne peut plus s’arrêter.

Il revient des toilettes.

– J’ai traversé une chambre. Il y avait trois lits. J’ai essayé le premier : trop dur. Le second : trop mou. Le troisième : ni trop dur, ni trop mou, juste comme il faut. Il serait parfait pour une petite sieste après la soupe. Il y a aussi un berceau dans un coin.

Michel trouve normal que j’aie mangé tout mon bol de soupe. Il goûte la première soupe. Ouh là ouh là là dis donc : trop chaude ! La seconde. Beurk, blah, trop froide ! Il renverse les deux bols dans la soupière et mélange les soupes. Voilà : ni trop chaude, ni trop froide. Il est malin, Michel.

N’empêche que sa méthode marche pour la soupe, mais pas pour les lits. S’il prend celui qui est juste comme il faut, je suis condamné à choisir entre le trop dur et le trop mou. Je ne peux pas les mélanger. À vrai dire, il n’est pas question de faire la sieste : nous voulons rattraper les deux filles. Nous avons l’impression qu’elles connaissent

Michel et moi

bien la forêt et pourront nous aider à retrouver notre chemin. Michel boit sa soupe à la soupière, hop !

Ma maman nous reprochait souvent de manger trop vite. Elle prétendait que ça faisait mal au ventre, que ça dilatait la rate, que ça empêchait de grandir. Là, nous sommes bien obligés. Nous partons en courant.

– Regarde, Jean-Jacques, les voilà. C’était pas la peine de se presser.

– Elles s’arrêtent toutes les deux minutes pour bavarder, alors forcément. Elles ont rencontré une copine, en plus.

Nous les rattrapons en un rien de temps. Elles échangent les dernières nouvelles de la forêt. Cerise parle à voix basse, comme si elle livrait un secret.

– Ma mère m’a dit de faire bien attention, parce qu’on a vu un loup rôder dans les parages.

– Y’a plus de loups depuis longtemps. C’est peut-être un gros chien.

– Si j’avais su, j’aurais apporté mon fusil.

– Tu possèdes un fusil, Michel ?

– Il est à nous deux. Je l’ai laissé à Paris. Nous avons tué un lion. Jean-Jacques a quand même pris son couteau.

– J’ai pas mon grand couteau de chasse, juste mon Opinel.

Cerise se met à rire.

– Fais voir ton petit couteau. Tu veux affronter un loup avec ça ? Tu plaisantes, mon lapin. Je vais te montrer une arme à laquelle aucun loup ne résiste.

Elle fouille dans son panier à provision. Je me dis qu’elle va en sortir un gros pistolet. Pas du tout.

– Du poivre ?

– Crois-moi, tu lui jettes un peu de poivre au visage, il fait demi-tour et s’enfuit au bout de la forêt en hurlant. Kaï kaï kaï.

La troisième fille a des cheveux noirs comme le charbon, des lèvres rouges comme le sang et une peau blanche comme la neige. Elle est un peu anémique. Elle ne sort jamais de la forêt, alors elle ne peut pas bronzer. Elle s’appelle Blanchette. Elle demande à Cerise si elle a des pommes dans son panier.

– Ah non, seulement des oranges.

Michel et moi

– J’aime beaucoup les pommes.

– Les oranges, je peux pas te les donner, toute façon. Je les porte à ma grand-mère qui est malade. Tu viens avec nous ?

– Une autre fois, je veux bien. Là, je dois laver les affaires de mes sept, euh, copains.

Nous sommes arrivés dans une clairière. Sept maisons minuscules, toutes différentes, sont posées là n’importe comment. On dirait qu’un géant les a jetées sur l’herbe comme on lance des dés. La première est construite en paille, la seconde en branchages, la troisième en briques, la quatrième en ciment, la cinquième en pierre, la sixième en fer et la septième en verre. Nous prenons soin de ne pas souffler trop fort, sinon la maisonnette en paille risquerait de s’envoler.

Au bout d’un moment, nous découvrons qu’un petit bonhomme rose et dodu se cache derrière chaque maison. Ils ressemblent à des cochonnets.

– Ce sont tes copains, Blanchette ?

– Oui. Excusez-les. Ils sont très timides. Je ne sais pas ce qu’ils deviendraient si je ne m’occupais pas d’eux.

– C’est beaucoup de travail. Sept d’un coup !

– Oh, ils ne salissent pas. Ils mangent des noix et des noisettes, comme des écureuils. Bon, je vous quitte. Je dois chauffer l’eau pour la lessive.

Nous resterions bien un peu pour visiter les maisonnettes, mais nous avons hâte de rejoindre les enfants de la colonie. Nous ne voulons pas inquiéter Mme Christiane. Cerise hésite.

– J’ai envie de continuer notre conversation, Blanchette, et de visiter ton village, mais ma grand-mère m’attend. J’ai promis de lui apporter à manger. À moins que Bouclette... Tu irais à ma place, Bouclette ?

– Seulement si tu me dis où c’est.

– Tout droit. Tu suis le chemin jusqu’au moment où tu vois une maison rouge avec des volets verts.

Nous repartons, Bouclette, Michel et moi. Au bout d’une heure ou deux (Michel a de nouveau faim), nous apercevons une maison de briques rouges. Bouclette paraît soulagée.

Michel et moi

– Au moins, nous n’avons pas rencontré de loup.

– Dommage. J’aurais bien voulu voir si ça marche, son histoire de poivre.

– Je peux essayer avec toi, si tu veux.

Elle frappe à la porte.

– Qui est là ? demande une grosse voix.

– C’est Bouclette. J’apporte à manger à la place de Cerise. Il y a aussi Jean-Jacques et Michel.

– Tire la bobinette et la chevillette cherra.

– Robinette ? Chevrette ? Chez les rats ?

– Entre, quoi !

La grand-mère est couchée dans son lit. Sa tête, qui dépasse des draps, est couverte de longs poils rouges.

– Tu ne ressembles pas à une grand-mère, lui dit Michel. T’as des grandes mains et des grands yeux et une grande barbe.

– Pourquoi ressemblerais-je à une grand-mère ?

Bouclette montre le panier.

– Cerise m’a donné ce panier pour sa grand-mère qui est malade.

– Eh bien moi, je ne suis pas malade. Juste un peu fatigué. Je suis parti pour mon petit jogging dans la forêt, comme tous les matins. Je ne sais pas pourquoi, je me suis senti tout mou, d’un seul coup. Cela ne m’était jamais arrivé. Ah, je dors mal, en ce moment. J’ai beaucoup de soucis, mes enfants. Je suis entré dans cette maison pour me reposer.

– Mais alors, où est la grand-mère malade ?

– Est-ce que je sais, moi ? Je ne l’ai pas mangée, et pourtant je meurs de faim. Dis donc, tu as quoi, dans ton panier ?

– Un gâteau et de la crème fraîche. C’est pas pour toi, c’est pour la grand-mère de Cerise.

– Laisse ton panier ici. Je vous invite à déjeuner chez moi. Un bon bifteck, ça vous irait ?

– D’accord. Comment tu t’appelles.

– Tout le monde m’appelle Rougebarbe.

Michel et moi

Il habite dans un superbe château. Nous nous sommes tout de même promenés très souvent dans la forêt. Nous avons vu des pins, encore des pins, des petits pins, des grands pins, mais jamais la moindre maison. Nous sommes sans doute très loin de Mimizan.

Rougebarbe verse une goutte d'huile dans une grande poêle, qu'il pose sur la cuisinière à charbon. Il jette deux énormes biftecks dans la poêle. Michel se lèche les babines.

– Hmm, quelle bonne odeur. Hé, Jean-Jacques, il faut les retourner, non ? Ça commence à sentir le brûlé. Bon, je les retourne.

Ce bon Rougebarbe oublie ses biftecks. Il ne peut pas détacher ses yeux de Bouclette.

– Tes boucles brillent. On dirait de l'or. Veux-tu m'épouser ?

– Tout ce qui t'intéresse, ce sont mes boucles.

– J'aurai tes boucles, mais toi tu auras la moitié de mon château.

– Château, n'exagérons rien, moi j'appelle ça une maison de campagne. Mais je ne dis pas non.

– Attends-moi, je vais chercher le maire pour le mariage. Jean-Jacques et Michel, vous serez les témoins. Vous pouvez visiter toute la maison, mais surtout n'ouvrez pas cette porte.

La pancarte sur la porte dit : *Entrée interdite – Danger – Danger de mort – Précautions à prendre en cas d'électrocution*. Mais bien sûr, à peine Rougebarbe est-il reparti que Bouclette ouvre la porte. Et que trouvons-nous derrière ? Non, pas sept femmes coupées en morceaux : sept femmes en train de jouer aux échecs. Anne, Babette, Charlotte, Dinarzade, Élodie, Fatima et Guenièvre. Il y a aussi dans un coin un berceau masqué par un voile de mousseline. Les sept femmes ont organisé un grand tournoi, au cours duquel chacune doit jouer contre les six autres.

Michel me dit à voix basse que Charlotte peut mettre Dinarzade échec et mat en trois coups si elle sacrifie sa tour. Il ne le dit pas tout haut parce que cela fausserait le tournoi.

Je lui explique que chacune jouera six parties, et comme elles sont sept cela fera six fois sept égale quarante deux parties.

Michel et moi

– Eh, tu comptes deux fois la partie d'Anne contre Babette, une fois pour Anne et une pour Babette, donc ça fait vingt et une parties.

– J'ai fait la faute exprès pour voir si tu t'en apercevrais.

Je n'avais pas remarqué que Bouclette portait une petite pochette accrochée à sa jupe dans le dos. Là, je remarque qu'elle en sort un appareil qui ressemble à une chaussure – un walkie-talkie ou est-ce que c'est talkie-walkie je sais jamais. Ça existait dans l'ancien temps, ce machin-là, ça servait à parler avec quelqu'un. Ils n'avaient pas encore inventé le téléphone portable. On pouvait juste parler à une seule personne. Talkie parlait à Walkie, et Walkie répondait à Talkie.

– Allo allo, murmure Bouclette, ici l'agent secret X 23.

– Ici Petite Poucette agent secret XY 0217... Je vous reçois cinq sur cinq, X 23, mais où êtes-vous donc ?

– J'ai retrouvé les sept disparues dans la villa Sans Souci à la lisière nord de la forêt. Venez vite !

– Je saute dans l'hélicoptère et j'arrive.

J'ai oublié de préciser que Petite Poucette, c'est la fille du Petit Poucet et de la Belle au Bois Dormant.

Pendant ce temps (nous l'avons appris plus tard), les trois Zours reviennent de leur promenade matinale dans la forêt. Le quatrième Zours ? Encore quelques lignes de patience, j'y arrive. Ils remarquent tout de suite quelque chose de bizarre : les trois assiettes sont vides. Ils montent dans la chambre pour demander à Bouclette ce qui lui a pris, mais le lit de petit Zours est aussi vide que les trois assiettes. Maman Zours s'approche du berceau et pousse un grand cri.

– Hermione a disparu !

Eh oui, petit Zours a une sœur. Il ne faut pas confondre cette histoire et celle des trois ours.

Pendant ce temps, Bouclette suggère à la bonne sœur, ah oui j'ai oublié de préciser qu'Anne était bonne sœur, de monter sur la terrasse de la maison pour guetter l'hélicoptère.

Michel et moi

– Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? lui demande-t-elle toutes les deux minutes.

Pendant ce temps, les trois Zours, partis à la recherche de leur petite Hermione, arrivent dans le village de Blanchette et des sept cochonnets.

– Pardon, mademoiselle, demande maman Zours à Blanchette, vous n’auriez pas vu une petite fille aux cheveux dorés et un bébé ?

– J’ai vu deux filles et deux garçons : Cerise, Bouclette, Michel et Jean-Jacques. Mais aucun bébé.

– Nous cherchons Bouclette. Nous pensions qu’elle était chez nous et gardait notre petite Hermione, mais il n’y avait personne.

– Elle est partie avec les garçons porter à manger à la grand-mère de Cerise. Regardez, là-bas, près du grand pin, la petite fille toute rouge : c’est Cerise. Elle est restée ici un moment, et maintenant elle va chez sa grand-mère. En vous pressant un peu, vous la rejoindrez facilement.

Pendant ce temps, Bouclette commence à s’inquiéter.

– Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

– Je ne vois que la forêt qui verdoie et la route qui goudronnoie... Et aïe aïe aïe Rougebarbe qui revennoie avec le maire !

– Bouclette, oh Bouclette, s’écrie-t-il dès qu’il entre, tu as ouvert la porte, et maintenant tu voudras aussi participer à cet interminable tournoi d’échecs, et de nouveau je m’ennuierai tout seul, ouh pauvre de moi...

Mais comme tout arrive à point à qui sait attendre, Petite Poucette agent secret XY 0217 arrive à point avec son hélicoptère. Sœur Anne est toute décoiffée par le vent de l’hélice. Les trois Zours et Cerise arrivent à point, eux aussi.

– Grand-mère, que fais-tu donc ici ? s’étonne Cerise en voyant Babette.

– Hermione ! s’écrie papa Zours en soulevant le voile de mousseline qui recouvrait le berceau.

Maman Zours se tourne vers Rougebarbe.

Michel et moi

– C’est vous qui avez kidnappé notre petite Hermione ? Monstre, voleur d’enfants, esclavagiste, nazi...

– Pardonnez-moi, madame, je sais que je suis coupable, mais j’espérais avoir enfin trouvé une compagne qui ne me délaisserait pas pour le diabolique jeu d’échecs. Qui aurait pu croire qu’une fillette encore au berceau... ?

– Mat en trois coups si tu sacrifies ta tour, Charlotte, déclare Hermione qui vient de sauter hors de son berceau.

Petite Poucette fait la moue.

– Moi, je déteste les échecs.

– Dieu soit loué, s’exclame Rougebarbe. Mademoiselle, voulez-vous m’épouser ?

Les trois Zours décident de ne pas porter plainte car Hermione leur affirme qu’elle s’est bien amusée. Le maire divorce Rougebarbe de ses sept femmes et le marie avec Petite Poucette.

Les sept femmes se marient avec les sept petits bonshommes roses et dodus. Non, je me trompe : pas sœur Anne. De toute façon, l’un des bonshommes roses et dodus est déjà marié, avec Blanchette.

On entend souvent dire que Blanchette s’est mariée avec le Prince Charmant. C’est que tous ces petits bonshommes sont des princes. Comme ils sont tous frères et que leur nom de famille est Charmant, chacun d’entre eux est un prince Charmant. D’ailleurs, voyons... Babette, c’est la grand-mère, très bien, rien ne s’oppose à ce qu’elle épouse un prince Charmant. Charlotte, qui aime tellement le verre qu’elle porte des pantoufles de verre, va se marier avec le prince Charmant qui habite dans la maison tout en verre. Dinarzade, qui porte une peau d’âne très élégante, choisit un autre des princes. Quant à Élodie, Fatima et Guenièvre, je manque de renseignements précis sur elles.

Ce que je sais, c’est que la petite Poucette et Rougebarbe montent dans leur hélicoptère pour aller fêter Pâques à l’île de Pâques.

Voyons, il ne reste que Bouclette et Cerise. Eh bien, elles se sont mariées avec Michel et moi. Pas tout de suite, bien sûr. Quelques années plus tard. Mais ensuite, Michel et Bouclette ont divorcé, et elle s’est remariée avec le petit Zours, qui était devenu très grand.